L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. - 6 mois, 16 fr. - Un an, 30 fr. Prix de chaque Nº 75 c. - La collection mensuelle, br., 2 fr. 73. Nº 178. Vol. VII. - SAMEDI 28 JUILLET 1846.
Bureaux, rue Bichelleu 60.

Ab. pour les dép. - 5 mois, 9 fr. - 6 mois, 47 fr. - Lin an, 39 fr. Ab. pour l'Etranger. - 10

HOMMAIRE.

nicau sona-marin do docteur vayerue. Coupe du bairou cons-maria; Expériences de notepalem sous-maria; du batenude M. le doc-leur Poyera. — Histoire de la acumaior. — Courseire de Parls. La Fête des Nogeure en d'Irangone.— Quelques réflexions sur la Peste et les quarantislanes. Quatre Givenvez — Concours des Réples apéciairs. Séances d'ouverture — Aradémit des Sciences. Comple medu des travaux du Cé trimoire de 1866 — Les feur u'ar-

lisation Frogl-nea, Generace, pac Cham.— Bulletta bibliogra-phique — Aunon-ces.—Yburrau sys-tème nure allelec et seller les rhe-taux, Trots Granues — Rebus.

marin du docteur Payerne.

Les Parisiens vien-

Les Parisiens vien-nent d'assister, des quais qui bordent le jardindes Tulleries, entre le pont Royal et le pont de la Concorde, à des expériences dont le compte rendu intéressera nos lecteurs. L'appareil, combiné par le docteur l'ayerne, est l'application sur une large échelle de la loi physique à laquelle Mariotte a

Immuable dans ses effets, cette loi veut qu'une somme d'air,

renfermée dans une capacité, fasse équilibre à l'afluence de l'eau qui s'y projette et détermine le liquide à s'arrêter aux limites qui ha sont assignées par la compression du fluide. Le bateau sous-marin est construit en tôle de 7 milli-mètres d'épaisseur, maintenu par des rivets rabattus à chand; sa configuration est une ellipse assez rapprochée de la forme d'un œuf-qui aurait pour diamètre 9 mètres de l'ar-

navires, alin de se ménager de la clarté à l'intérieur par la navires, ann de se menager de la clarre à l'interieur par la réfraction de la lumière solaire; les quatre autres orifices sont des trous d'homme ayant lo centimètres de diamètre; ils s'ouvrent et se ferment à l'intérieur; l'un, placé à la partie supérieure et postérieure de l'ellipse, sert d'entrée et de sor-tie à l'équipace, tandis que les trois autres orifices lixés à la partie inférieure, un dans le récipient d'avant et deux à l'ar-

rière, où demeurent les gens de l'équipa-ge, s'ouvrent à tra-versla cale et servent de voie de communi-cation avec le sol au fond des caux. A l'arrière de co

A l'arrière de co navire de nouvelle es-pèce, en dehors, an-dessus et près d'un gouvernail, ou remar que un propulseur bélicoide dont ledia-

mêtre ne dépasse pas l'mêtre 20 centimètres. Ce propul-seur, ainsi que le gou? vernail, ont chacim à leur centre un arbie de communication avec l'intérieur, passant à travers une buite à étoupes. Ces arbres sont des le-viers qui communiquent le mouvement à ces deux agents

viers qui communiquent ne mouvement à ces oeux agents pour les faire marcher en avant et en arrière, à droite et à gauche, selon les besoins. Latéralement en dehors et à l'arrière, sont encore placées deux aubes en forme de nageoires qui, dans leur fonction, ont pour effet d'opérer les mouvements ascensionnels ou des-



Coupe du bateau sous-marin de M. le docteur Paverne, l

rière à l'avant et 2 mètres 80 centimètres dans sa grande section transversale; il cube 36 mètres caus as pus grande section transversale; il cube 36 mètres et pèse 10,000 kilogrammes. Dans sa construction, on a ménagé 50 ortilees percis dans la fole; 26 d'entre en vi qui portent H centimètres de diamètre sont fermés par des lentilles en verre herméti-quement scellées, ainsi qu'on le pratique aux presceintes des



Expériences de navigat no et -marine du buteau do Milo dest Paverre

censionnels du navire. C'est encore par l'intérieur et par le même moyen qu'on imprime le mouvement à ces aubes; en-fin, avant d'abandonner la description externe de cet inté-ressant appareit, disons encore qu'il est arme d'un certain nombre d'organaux en fer pour servir à l'amarrer au fond des conffes.

Si l'on entre maintenant dans le bateau sous-main,

en passant par le treu d'Lenne pretiqué à la partie superieure du revire, en le cend dass une clandre dont la figure el l'éteable sunt à peu pres les dux curquiénes de l'ellipse, les trois cuttres creptiones du vour e telaiste que un pour le cende et la ferre de l'acquire d'acq

tout le système de la marœuvre du bateau sous-marin contout le système de la marquivré du bateau sous-marin con-siste dans le dépiacement d'une certaine quantité de fluide comprimé et d'une somme plus ou moins considérable d'eau acquise ou rejetée par le jeu d'une pompe. Ainsi veut-on descendre au fond de l'eau, l'équipage qui

Amst veut-on descendre an tond de tean, i equipage qui est entré à bord, avant de relermer le tron d'homme supé-rieur par lequel il est descendu, s'occupera d'introduire dans le récipient la provision d'air atmosphérique comprimé ca-pable de faire résistance à la colonne d'eau, calculée sur la parie le latte resisance à la colonie descendre; car plus on devra profondeur dans laquelle on doit descendre; car plus on devra descendre profondément, plus l'air devra être comprimé à une plus forte tension dans le récipient, afin que sa résistance puisse vaincre l'eau dans son invasion.

Pour bien se rendre compte de la puissance que possède l'air comprimé d'empêcher l'invasion de l'eau dans la partie du bateau qu'occupent les hommes, il faudrait se figurer être dans une petite chambre hermétiquement close, au mietre dans une pente chambre nermenquement close, an im-hen de laquelle il yaurait un jet d'eau en pleine vigueur qu'on arriterait dans sa fonction par le seul fait d'injecter avec une pompe assez d'air dans cette chambre pour que la force du thide fitt supérieure à celle de l'eau, qui alors est forcée de

finne int superieure à cene de l'eau, qui aiors est iorce de faire retraite dans le tible attenant au jet. C'est précisément ce qui se passe dans la chambre de l'é-quipage, lorsqu'aprés avoir fait la provision d'air dans le récipient, on lerme le tron d'homme qui a servi de porte d'inrecipient, on leurie le frout of nomine qui a servi de potre d'in-troduction, pour se séquestrer hermétiquement dans la cham-bre de fer; ouvrant alors un robinet du récipient dans cette chambre, on s'empare d'une portion de l'air qui s'y tronve emmagasiné, jusqu'à ce que cette portion d'air soit assez puissante pour refouler, par la pression du fluide, le liquide qui cherche à s'élancer à travers le petit tube-jet d'eau dont qui cherche à s'élancer à travers le petit tube-jet d'eau dont nous venous de parler; on a au milieu de la petite chambre close un petit jet d'eau qui sert d'éprouvette et qui annouce, quand il ne fonctionne plus, qu'on a atteint par la pression de l'air une puissance assez forte pour empêcher l'eau de pénéter et de faire invasion dans le réduit, contenne qu'elle est par l'air qui lui opposera une barrière, ce qui permettra, d'ouvrir, au fond, les panneaux de la cale et de communiquer avec le sol.

C'est alors que, suffisamment approvisionné d'air, on pro-cède à l'entière immersion du bateau. Cette opération, en elle-même, est de la plus grande simplicité; on la comcède à l'entôire immersion du fateau. Cette opération, en elle-même, est de la plus grande simplicité; on la com-prendra aisément en disant que les hommes qui sont séques-trés à l'intérieur s'occupent pour cela de faire entrer avec la pompe dans le récipient, où d'abord ils avaient mis de l'air, une quantité d'eau assez considérable pour que le poids du liquide, rompant l'équilibre qui tient le bateau en flottaison, l'entraine au fond de l'eau. Cette manœuvre s'o-père en quelques minutes, au bout desquelles la clarté in-térieure transmise par les hublots en verre s'obscurcit sensi-blement et averitt qu'on descend dans l'abûne. Bientôt une faible seçousse inviruée à l'amparigi annouce qu'on, touche secousse imprimée à l'appareil annonce qu'on touche le fond; on procède immédiatement à l'ouverture des pan-neaux ou trous d'homme placés à fond de cale et dont nous avons parlé plus haut, et l'on se trouve enfin en contact diavec autant d'aisance et de sécurité qu'on le ferait au milieu d'un champ.

La manœnvre pour remonter est tout aussi simple et aussi La manienvre pour remonter est tout aussi simple et aussi facile à comprendre que la première, et s'exécute à peu près dans le même temps ; elfectivement, s'il a fallu, par exemple, aspirer le poids de mille litres d'eau pour entrainer le bateau au fond de l'eau, il suffira de refouler ce même poids de mille litres d'eau pour l'allèger de manière à le faire remonter en flottaison à la surface.

flottaison à la surface.

N'omettous pas de dire un mot sur l'hygiène de l'air qu'on y respire. Ce fluide, qui par l'effet comm de la respiration et de la transpiration, se saturerait de plus en plus d'acide carbonique dont on n'ignore pas l'action délétère sur les pounons, se purifie par un jeu de pompe qui l'aspire dans la chambre de l'équipage et le refonde à travers une solution de potas e mainenue caustique par un excès de chaux vive dans laquelle il dépose son acide carbonique

observations que nous avons faites sur les moyens de se guider par la boussole nous ont démontré que son aiguille conserve au-dessons comme au-dessus de l'eau une parfaite

régularité dans sa marche. Après avoir fait de l'appareil Payerne une étude sérieuse, nous avons acquis la conviction qu'il est appelé à ren-dre à la marine royale et au commerce les plus éminents serone à la martie royate et au commerce les joits emments ser-vices. Nous faisons des voeux pour que le gouvernement lui accorde toute la protection qu'il mérite; les compagnies d'assurances marilimes, considéreront désormais le bateau sous-marin comme un complément indispensable de leur in-stitution. Et M. Payerne aura bien mérité de la science et de

Mistoire de la Semaine.

Dans huit jours commenceront les opérations électorales. D'ici là, ne demandez rien aux ministres, aux journaux, au public tont entier, qui ne se rattache au résultat de ces quatre cont cinquante-nent scrutins. Chacum, selon sa passion, se livre à son calcul de probabilités. Ici, vous entendez dire que la majorité ministérielle s'acerotira; lâ, que les forces revin-dront les mêmes, mais que le personnel sera en partie renon-velé, ce qui est tonjours un embarras pour un cabinet. De ces deux conjectures, quelle est la bonne? Nous attendrons, pour vous le dire, que les électeurs nous aient confié le mot de ce rébus parlementaire.

PRODUIT DES IMPOTS DIRECTS. - Le Moniteur vient de faire connaître les recettes du premier semestre de l'exercice nance comante as recettes un premier semestre ne revier roc 4846. C'est un des documents que les électeurs auront à consulter. Le journal officiel compare les six premiers mois de l'année courante aux mêmes mois de 1843 et de 1844. Cette année, cette source de revenu a produit 599,479,000 f., c'est 9,575,000 fr. de plus qu'en 1845, et 21,555,000 fr. de plus qu'en 1844.

pius qu'en 1844. Il faut cependant remarquer que dans le dernier trimestre, la pragression s'est arrêtée; car il y a diminution en 1846 de 4,015,000 fr. comparativement au second trimestre de 1845; et l'augmentation sur 1844, dans ce second trimestre, n'est que de 7,121,000 fr.

Enfin, en comparant mois par mois, 1845 à 1846, on trouve

une décroissance progressive : avril a donné 685,000 fr. de moins, mai 871,000 fr., et juin 2,439,000 fr. La diminution dans le dernier trimestre provient des droits de douane à l'entrée, des droits d'enregistrement et de timbre, des sucres, des sels. Il y a eu cependant augmentation sur les droits de donane à la sortie, sur les boissons, les sucres indigênes, les tabacs, la taxe des lettres; mais cette augmentation n'a pu compenser la réduction sur les autres imp

Ce temps d'arrêt dans la progression des revenus publics est un fait grave qui ne doit pas passer inaperçu. Au point de vue de l'état général des affaires, ce ralentissement dans les produits des impôts indirects correspond à un ralentissement de la fortune publique; les transactions industrielles et com-merciales ont été moins nombreuses; les consommations ont diminué; tout cela témoigne d'une certaine gêne. Au point de vue des linances de l'État, la décroissance du

revenu n'a pas moins d'importance. En estimant que les som-mes engagées dans les travaux extraordinaires pourraient être mes engagees dans les travaux extraormanes pourfacin erre soldées en 1857 au moyen des réserves de l'amortissement, M. Dignon, rapporteur du budget des dépenses, faisait remar-quer qu'il fallait pour cela quatre conditions, savoir : que la paix fut maintenue, que la rente ne tombât pas au-dessons du pair, que de nouveaux travaux ne fussent pas entrepris, que la marche ascendante des dépenses ordinaires fut enfin rrêtée. M. Magne, rapportenr du budget des dépenses, ajou-nit que ces quatre conditions seraient encore insuffisantes tait que ces quatre es sans une cinquième, le progrès sontenu des revenus publics. En effet, ainsi que l'a démontré M. Magne, dont on ne sus-En eflet, ainst que l'a démontré M. Magne, dont on ne sus-pectera pas l'opimon, la réserve de l'amortissement n'est pas une ressource à part, elle est prise sur les recettes; il faut que les revenus de l'Etat, pendant les onze années qui vont suivre, s'élèvent déjà dans une progression suffissante, pour faire face an chiffre toujours croissant de cette réserve. Or, voici que dè la première année, eath progression des roys voici que des la première année, cette progression des reve-nus, escomptée d'avance, semble devoir manquer. Afrique française. — Des dépêches arrivées au gouver-

nement confirment les dernières nouvelles de la province de Constantine, qui, en rendant compte des événements deguerre qui ont complété la défaite des Kabyles insurgés, ont fait entrevoir une pacilication entière de la province. Une lettre du général Bedeau, du 4 juillet, datée de Constantine, fait connaître que 2,000 caids on autres chefs de la province de Constantine se sont réunis spontanément dans cette ville lors de l'arrivée de Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Au-male, pour lui renouveler les assurances de leur soumission à la France.

Senggal. — On a reçu par le Phoque, arrivé à Rochefort, des nouvelles de Gorée du 21 juin. Il y avait au chef-lieu de nos comptoirs de la côte occidentale d'Afrique un embarras administratif qui occupait tous les esprits : le gouverneur par intérim refusait de remettre ses ponvoirs à un autre officier supérieur désigné par ordonnance royale du 45 fevrier der-nier. Le Phoque est revenu en France pour faire part de cet

embarras au ministère.

REGENCE DE TENIS. — L'escadre d'évolution, sous les ordres de M. le prince de Joinville, vice-amiral, est arrivée devant la Goulette, le 5 juillet. Aussitôt que les premières voiles ont paru à l'entrée de la rade, le bey s'est empressé d'en-voyer au mouillage son propre frère avec ses principaux mi-nistres et officiers pour complimenter Son Altesse Royale, que les forts ont saluée de 21 coups de canon.

Le lendemain, le prince est descendu à terre au bruit de l'artillerie, et a visité la place. Le duc d'Aumale est ensuite venu rejoindre son frère, et les deux princes français ont été fêtés avec le plus grand enthousiasme par la population. Cet enthousiasme était d'autant plus sincère que la présence de nos vaisseaux a fait tomber certains bruits qui commencaient à s'accréditer ici, relativement à des entreprises de la part de la Turquie, qui bien qu'infructueuses, ne laissent pas de se reproduire, au moins en paroles, chaque année, et jet-tent toujours quelque trouble dans les esprits. Cette fois, grâce à l'apparition de l'escadre française, la sécurité des po-pulations de ce pays sera complète.

pulations de ce pays seu company.

Le Sémaphore public une correspondance particulière de
Tunis du 10, dans laquelle on lit:

a C'est le 7 juillet que les princes ont quitté Tunis, le duc
d'Aumale retournant en France par Bone, et le prince de Joinville faisant route vers Tripoli de Barbarie avec son escadre.

A de Lacam, consul n'onéral, ant se trouvait en congé à

ville faisant route vers Tripoli de Barbarie avéc son escadre, a M. de Lagan, consul général, qui se trouvait en congé à Paris, est arrivé de Toulon, par le vapeur le Grégeois, la veille du départ des princes. Cet habite diplomate a été arcueilli par le bey avec mue effusion qui prouvait à tous le cas que Son Altesse fait de son caractère et des services qu'il a rendus à sa cause politique, devenue celle de la France; car nous devons reconnaître que M. de Lagau, en plaçant la question de nos relations avec Tunis sous son véritable jour, a fait du bey Ahmed un allié fidèle et dévoué, dont les sympathies peur la France se dévelonment tous les iours. batées pathies pour la France se développent tous les jours, basées qu'elles sont sur la reconnaissance des services éminents et

qu'enes sont su la récondaissance des servers cemients et sur la position élevée que l'appui du gouvernement français lui a permis d'acquérir aux yeux de l'Europe. « M. de Lagan a remis, de la part du roi des Français, des décorations de la Légion d'honneur à divers personnages in-

fluents de la cour de Tunis, »

ANGLETEBRE. — L'opposition, si l'on doit croire le *Times*,

ne laissera aucun répit au ministère. Déjà, par l'organe du major Beresford, elle a déclaré vouloir s'opposer à la proro-gation de l'impôt actuel du sucre, prorogation qui, selon le ,ournal de la Cité, n'a pour but que de donner au parlement

le temps de discuter sérieusement une mesure permanente. Cette activité et cette acerbité de l'opposition sont d'autant plus significatives, que le pays, le partement, le ministère, ont également hesoin de repos, ainsi que le remarque le Morning Advertiser, qui voudrait que toutes le mesures importantes fussent ajournées à la session prochaine. Il faut ce temps-la, dit-il, pour les moirir. Il est présumable, cependant, que les vœux de l'Advertiser ne seront point evancés. La Chambre est encombrée de motions que leurs auteurs paraissent peu disposés à la abandonner. disposés à abandonner.

orsposes a abandonner.

— Le ministère anglais n'a pas hésité à ratifier le traité de l'Orégon. A l'ouverture de la séance du 17, lord Palmerston en a déposé une copie sur le bureau.

en a déposé une copie sur le bureau.

— litralim-Pacha, après avoir accepté un banquet du lord-maire et un banquet d'adieu de lord Palmerston, réunions qui n'ont pas été plus animées et plus pleines d'expansion que celles où le fils de Mélémet-Ah avait été précédemment convié, a quitté l'Angleterre pour Alexandrie sur un steamer mis à sa disposition par la reine. Le prince, qui se proposait nis à sa disposition par la roine. Le prince, qui se proposait d'abord de repasser par la France pour retourner en Egypte, a du abrèger son voyage, en conséquence de l'avis qu'il a reçu du départ de son père pour Constantinople. On le dit assez pen satisfait des procédés gourmés et des intentions mal dissimulées de ses derniers hôtes.

EXCORE M. PRITCIARI. — On lit dans le New-Zealand Spectator du 7 février:

a Nous avons reçu une lettre d'un colon de la Nouvelle-Zélande, qui a quitté l'établissement de Wellington pour se fixer dans les îles des Navigateurs. Notre correspondant regarde la nostition des Européens dans ces îles compartés pour

garde la position des Européens dans ces iles comme très-peu rassurante. Des scènes de violence ont déjà eu lieu. En Furassurante. Des scenes de violence ent oeja en neu. Un En-ropéen, qui se baignatt dans la mer, s'étant avisé de tenjr un instant sous l'eau, par plaisanterie, un enfant indigène, a été assailli par le père, et it aurait été tué si un nèver d'Améri-que, aidé d'un autre naturel, n'était parvenu à entraîner l'a-gresseur. Un autre Européen, qui avait vécu longtemps dans ces îles, a été attaqué par les naturels à la veille de quitter le pays. En témoignage du regret qu'ils éprouvaient de son dé-part, les indigènes lui ont cassé un bras et ont brisé sur sa lète un fusil de chasse. Après l'avoir laissé pour mort, ils l'ent dévalisé.

devalise.

« C'est au milieu de ce peuple que se trouve M. Pritchard.
Dès son arrivée, le remuant missionnaire avait convoqué en
assemblée les chefs de ces îles pour les engager à interdire
l'eau et le feu aux prêtres catholiques. Les chefs ont refosé de
se rendre à son invitation, et depuis ce temps sa position est
devenue excessivement précaire, et on le considére comme
fort loin d'être en sûreté.

ort loin d'être en sûreté. »
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — On a recu, à Londres, de CAP DE BONNE-ESPERANCE. — On a reguça Londores, des journaux de cette colonie du 16 mai , les nouvelles de la fron-tière sont déplorables; car les forces chargées de défendre la colonie contre les bandes des Cafres sont insuffisantes. Sur toute la longueur de la ligne de la frontière nord-est, les poscouce la rougueur de la urgne de la frontière nord-est, les pos-tes militaires, aidés par les colons et les Fingos amis, étai-qui-réduits à la défensive. Ils out de la peine à défendre leur vie, taudis que les hordes pillardes de Cafres leur enlèvent leurs troupeaux par milliers de têtes et brûlent toutes les fermes es sans qu'on puisse les punir. On disait lundi dans la isofées sans qu'on puisse les punir. On oissu fund uons la Cité qu'il y aurait un meeting public des négociants qui sont en relation d'affaires avec le colonie, pour ouvrir une sous-cription etstimuler la charité publique.

ETATS-USE ET MENQUE.— Le steamer Caledonia a apporté des nouvelles du 50 juin. La discussion du tarif, qui a

à la chambre des représentants, sera terminée, mmencé dit-on, le 2 juillet. C'est alors seulement que le commerce pourra savoir à quoi s'en tenir. On prévoit toutefois que les pourra savoir a quoi s'en tent. On prevoir toutejois que les améliorations, s'il en estapporté quelques-unes au taril en ce qui concerne les produits de l'industrie étrangère, seront de hien peu d'importance. Les fonds publics ont subi une baisse assez prononcée, parce que l'on comprend que la guerre n'est pas près de finir. Le général Taylor, qui a maintenant 7 à 8,000 hommes sous ses ordres, déclare, distron, que s'il fal-Show nommes sous ses ordres, declare, out-on, que s'il lal-lait se porter en avant, cela lui serait impossible faute de traus-ports; nous pensons qu'on pourrait ajouter et, faute d'organi-sation, car si braves et hons tireurs que soient des volontaires, il faut un certain temps pour en former des régiments, et avec ces régiments, des brigades et des divisions. Nons apprenons donc suns surprise, que le quartier, edipéral de l'armée avaices régiments, des brigades et des invisions. Nous apprenons donc sans surprise que le quartier général de l'armée amé-ricaine était eucore à Matamoras à la lin de mai, quelques dérecine était encore à matantoris à la fit de mai, querques de-tachements ayant seulement été poussés en avant, Regueza et Camargo se sont rendues sans résisfance à deux de ces déta-chements. La conviction des hommes qui connaissent le pays est loujours que les Américains ne pourront entreprendre un mouvement décisif que dans le mois de septembre. Jusqu'à présent l'offre de médiation de l'Angleterre est

Jusqu'à présent l'oltre de médiation de l'Angleterre est comme non avenue. Personne n'y songe, ou du moins per-sonne n'en parle de l'autre côté de l'Atlantique. Il est évi-dent, néaumoins, que les éventualités de la lutte paraissent sérieuses au gouvernement, car il s'occupe d'organisor l'ar-mée. Voici le texte d'un bill qui vient d'être adopté par le consenher.

« Le sénat et la chambre des représentants des Etats-Unis d'Amérique, assemblés en congrès, autorisent le président des Etats-Unis à organiser en brigades et divisions les troupes de Etats-Unis a organiser en organise et divisions les troupes de volontaires qui ont été et pourront être appelées au service des États-Unis, conformément à l'acte approuvé du 15 mai 1846, sous le titre d'acte pour pourvoir aux mesures néces-saires afin de poursnivre la guerre actuellement existante en-tre les États-Unis et la république du Mexique, et à nom-mer, avec l'avis et le consentement du sénat, tel nombre de majors généraux et de brigadiers généraux qu'exigera l'ora nisation des volontaires en brigades et divisions. Il est ordonné que les brigadiers généraux et majors généraux ainsi nomm seront licenciés par le président lorsque la guerre avec seront licencies par le président lorsque la gourre avec le Mexique sera terminée par un traité de paix définitif d'unent conclu et ratifié, et dans le cas où l'on viendrait à réduire le nombre des brigades on divisions de volontaires, celui des brigadiers et majors généraux sera réduit dans la même proportion. Il est ordonné en outre que chaque brigade de vo-lontaires se composera au moins de trois régiments et que chaque division ne comprendra pas moins de deux bri-

gade

ESPAGNE. -- Le ministre des finances d'Espagne deux mesures bonnes en principe : l'une a pour objet de réu-nir en une seule administration toutes les branches des contributions indirectes et de la régie ; l'autre, de créer une di-vision de statistique de la richesse nationale.

Les partis s'occupent très activement des élections; on dit que les progressistes ont des chances nombreuses et qui s'ac-croitront irrésistiblement si l'opposition française triomphe

au serutin général du 1º août.

an scrutin generat du l'abandonne pas la candidature de Trapani. Marie-Christine n'abandonne pas la candidature de Trapani. Montemolin ou Trapani, et pas d'autre, dit-elle. Il s'agit de savoir ce que dira la nation, qui peut prendre la parole au mois d'octobre.

La correspondance ministérielle du 12 juillet publiait l'a-

needote suivante

needote suivante:

all parait que M. Bulwer, ministre d'Angleterre, avait fait
quelques difficultés de se rendre au dernier banquet du Casino; du moins est-il certain que ce diplomate s'excussit sur
un nal de jambe qui le retenait dans ses appartements. La
reine lui ayant fait savoir très-gracieusemeut que des ordres
seraient donnés pour que sa voiture le descendit dans les jardins même de la résidence royale, le ministre anglais s'est
décidé à se rendre au Casino, et sa convalescence a marché
si rapidement, que dans la soirée M. Bulwer a dansé avec la
reine. Cette indisposition diplomatique si promptement guérie a fort amusé la société du Casino. »
Le lendemain, la même correspondance expliquait ainsi ce

Le lendemain, la même correspondance expliquait ainsi ce

« Un article publié dernièrement par le Heraldo contre la a on article punite dermerement par le rieratdo contre la candidature du prince de Cobourg a produit une grande sen-sation à l'ambassade d'Angleterre. M. Bulwer aurait, à ce qu'on assure, fait des démarches actives auprès de la rédac-tion de re journal afin d'oldenir qu'il cessat de semblables

On se souvient que M. Guizot a déclaré que si la reine On se souvert que si, cuttou a occare que si a reme Isabelle accordait sa main à un primer qui ne lot pas du sang de Louis XIV, la France aviserait; l'Angleterre, à ce qu'il parait, ne désespère pas de nous faire prendre un Cobourg pour un Henri IV.

pour un Henri IV.

Les ayacuehos sont tellement convaineus que la question
du mariage renversera la camarilla, qu'ils voudraieut s'abstenir aux élections prochaines. Les progressistes, sans iner la
justesse de cette prévision, soutiennent qu'il faut faire ses affaires soi-même et s'apprétent à la Intre électorale.

Pontroat. — Les miguélistes ont échoné sur tous les

PORTEGAL. — Les miguelistes out échoné sur tous les points où ils ont voulu se montrer; mais les septembristes perdent confiance dans le ministère. La junté de Santarem, qui s'était dissoute, a recommencé d'agir. On regrette que le ministère n'ait pas pris les mestres nécessaires pour corvoquer les cortès le 1" septembre. La persistance parlementaire peut seule mettre lin à la crise politique et financière qui désole le pays.

Sole le pays.

El AIS-PONTIFICALA. — On écrit de Rome, le 7 juillet, au Currespondant de Nuremberg:

« D'après les dernières mesures prises par le Saint-Père, « D'après les dernières mesures prises par le Saint-Père, chaque convent, dans les légations, doit payer 10 seudi, et chaque curé l'scudo, et cela pendant trois années consecutives. Ordinairement les fonctions et les pensions de tous les monsignore nommés par le pape ne s'éteinent qu'à la mort du pape, mais ordinairement le nouveau pape les confirme dans leurs dignités et leurs revenus; cependant Pie IX, promate ne considération le fardeau de la dette publique, à juzé nécessaire de laisser seulement le titre et le traitement à nécessaire de laisser seulement le titre et le traitement à ceux qui ont rendu des services à l'Etat. Plus de cent ont cent qui ont renoi des services à l'Etat. Pais de cent ont eilé renvoyés, et les sommes qu'ils devaient four-her ont été affectées au payement de la dette publique. Le cardinal d'Ostre, conni pour son amour du luxe, avait halité jusqu'à ce jour le palais de Saint-Michel; mais il a recu ordre du Saint-Père de quitter ce palais. Le cardinal ayant répondu que Grégoire XVI lui avait donné la permission d'habiter le palais, le pape a répondu que cet engagement ne l'obligeait pas. Les deux seuls conseillers privés du pape sont les cardinaux Gizzi et Micara.

naux Gizzi et Micara.

EGYPTZ. — Un supplément du Spettatore egiziano, journal
qui se public au Caire, annonce ainsi le départ de MéhémetAli pour Gonstantinople:

a S. A. le Vice-roi s'est embarqué le 4 juillet sur le hâtiment à vapeur turc l'Esseri-Djedid, qui a récemment transporté de Varna à Gonstantinople le sultan Mohl-Medjid, et qui avait été expédié le 4" de ce mois pour Alexandrie, ayant à son bord Hamid-Bev, chambellan du palais impérial, por-teur du hatti schérif invitant Méhémet-Ali à se rendre auprés du sultan selan sur désir. Un bâtiment à vaneur jeventier, de

teur du hatti scherii invitant Méhémet-Ali a se rendre auprès du sultan, selon son desir. Un bătiment à vapeur cgyptien de construction neuve accompagnant l'Esseri-Dpédid, et portait Kamil-Pacha, gendre de S. A.; Minas-Effendi, interprete; factuni-Bey, médecin, aiusi que MM Tossuza et Zizima. Les deux bătiments purperont leur quarantaine dans l'ile de Rhodes avant, d'arriver à Constantinople.

a Des lettres de cette capitale disent que le sultan a l'intention de recevoir le vice-roi d'Egypte avec de grands homeurs. Le praiss de Muicifon-Hamonu, voisin de celui d'Ahmet-Fethi Pacha, a été décoré et meublé à neuf pour être mis à la disposition de, S. A. Médenat-Ali apporte avec lui de grandes sommes d'argent. Il a depa fait au chambellan Hamid-llev un cadeau de 20,000 (afaris (100,000 fr.). En l'absence du gouvernement ézyptien au Caire, et Saul-Pacha, fils de Méhémet-Ali, aura le gouvernement particulier de la place d'Alexandrie. »

place d'Alexandrie. »

Nécrologie. — M. de Clausel de Coussergues, ancien de puté, ancien conseiller à la cour de cassation, auteur de la proposition de mise en accusation de M. Decazes à l'occasion du mentrice du duc de Berry, est mort Je 9 de ce mois dans sa quatre-vingt-septième année.

Courrier de Paris.

A Paris, de même que dans les départements, la politique envalit tout. La France est un grand camp électoral où didats et électeurs s'apprêtent à croiser le fer. Devant lutte solennelle tout autre intérêt s'évanonit. Affaires, dev Devant cette

nute solemnelle tout autre intérét s'evanoint. Affaires, devoirs, affections même, tout s'apourne. Ainsi des plaisirs et des fétes : on me s'amisera plus qu'après les élections. Il y a me voix cependant qui s'élève au milieu du tapage politique et tend à le dominer, c'est celle de la musique. Vous savez qu'une grand bataille instrumentale se livre aupurd'hui même dans le champ clos de l'Hippodrome, sous la conduite dugénéral llerlioz. Deux mille executants tonnent dans la mélce, jamais concert n'aura fait plus de bruit. L'Illustration ne maiquera pas d'en publier le bulletin officiel samedi prochain. Un autre nouvelle, bien obus musiale encore, c'est l'arriche un des la missiale encore, c'est l'arriche dien obus musiale encore, c'est l'arriche.

jamais concert n'aura lait pius de bruit. L'indistration le monquera pas d'en publier le bulletin officiel samedi prochain.

Un autre nouvelle, bien plus musicale encore, c'est l'arrivée prochaine de Rossini à Paris. H'n'y a plus à en douter, l'il-lustre maestro a quitté Bologne le 8 de ce mois, se dirigeant vers Milan. L'ependant tant qu'il n'aura point franchi les Alpes, on est parfattement en droit de se demander: Est-ce un leurre, une plaisanterie, un puft? et s'il vient enfin, sera-ce pour nous gratifier d'un nouveau chef-d'ouvre? Les impatients l'aftirment, M. Léon Pillet le proclame, les incrédutes seconent la tête, est-ce un nouvel air ou un nouveau tour qu'il nous jouera?

Si Rossini vient, Cellarius s'en va. Ce Louis XIV de la gambade, qui a dit: La polka, c'est moi, nous a quiitlés. Il s'est senti effrayé par tont ce bruit d'élections et de trombonnes, de houles parlementaires et de savophones qui retentit dans la capitale, et ne sachant plus sur quel pied danser en France, il s'est réfugié en Angleterre. N'est-ce pas tomber de Charyble en Seylla, et, à l'heure qu'il est, nos voisins d'outre-mer ne sont-ils pas capitivés aussi par quelque grand

ber de Chargbhe en Scylla, et, à l'heure qu'il est, nes voisins d'outre-mer ne sont-ils pas captivés aussi par quelque grand chassé-croisé politique?

Des deux cotés du détroit, le mois de puillet a remis sur le tapis la question des voyages royaux. On dit à Londres : le roi viendra. L'écho de Paris répond : c'est la reine. Puis la raison d'Etat consultée à son four ne dit ni oui ni non. En attendant, la cour des Tuiteries tourne ses excursions et ses voyages dans la direction de ses augustes voisins. On conte qu'à cette occasion l'historiographe du château s'est pernis ce calembour : « Puisque nous allons jusqu'à Eu, ils pourraient bien venir à nous. » Du reste, pour tromper l'emmi de l'attente, on se layre à d'autres plaisirs. Dernièrement la troupe de l'opéra-Comique a donné ume brillante représentation au château de Saint-Cloud. Plusieurs favoris de l'ancienne con ; ralliés aux splendeurs de la nouvelle, out fort tation au château de Saint-Cloud. Plusieurs lavoits de l'an-cienne con; ralliés aux splendeurs de la nouvelle, out fort applaudi le Déserteur. « C'est une pièce de circonstance, » di-sait encore notre historiographe qui n'est autre que M. Vat... Rachaumont, dans son journal, a célèbré le succès qu'ob-tiut le Déserteur à son apparition sur la seène en 17.75, et il y a joint cette anecdote caractéristique, « L'enthousiasme des

tint le Béserieur à son apparition sur la scène en 1775, et il y a joint cette anecdote caractéristique. L'enthoustame des Parisiens se partage aujourd'hui entre l'opéra de Monsigny et le jeune due de Valois. Chaque soir sa nourrice le promène dans le petit pardin du Palais-Royal, et c'est à qui s'empresser a d'admirer le nouveau-né; il est arrangé à la nouvel'e mode dons une corbeille, sans langes et autres entraves de la vieille éducation. L'amour particulier qu'ont les Parisiens pour les princes de cette branche se manifeste en cette occasion nou moins que leur allégreises. Ils ne séraient pas plus joyeux de la naissance d'un dauphin. » Ce petit due de Valois ainsi [6té par Bachamont et les Parisiens, il y a soixante-troize ans, c'est sa Mayesté Lonis-Philippe.

Le Gymnase, grâve à ses Quatre reines, était anssi aux Tufferies cette semaine. Quatre reines, dites-vous, c'est heu des étes couronnées pour un simple vandeville, et la comédie à ariettes est ordinairement plus modeste. Ces dames qui, selon la chronique, curent chacune de l'esprit comme quatre, nous ont paru tont d'abord des plus méconnaissables. Dans le flon-flon historique de MM. Duport et Laurencin nous voyons un jeune courtand de boutuque adoré de ces trois pennes reines sous le non d'Olivier et proscrit par la quatrième sous celui de Castelnau. Cet enfant cheri des princesses l'est à ce point qu'il obtent d'elles trois gazes: une bagne, une écharqe, un bracelet, allégorie audacieuse l's je lève ces heaux masques, vous allez vous récrite ; Quoi ! Marie-Stuart, l'épouse de François II, Elisabeth d'Espazne, l'Elisabeth de Philippe II et de don t'arlos, et bref, Mangaerite de Valois, la femme de leter 1½, croquées loutes les trois par un... croquant! Mais qu'importe la vérité violee, la varissemblaure alsente, qui myorte la fantaise d'Espagne, l'Elisabeth de Philippe II et de don Carlos, et bref, Margaerite de Vadois, la femme de Henri IV, croquées tontes les trois par un... croquant! Mais qu'importe la vérité violee, la vraisemblance absente, qu'importe la fantaisse poussée josqu'il Tabus, si la pièce est intéressente, s'il ya de la grâce et du piquant dans les détails. Voila précisément ce qui nous fache et ce dont le public, à son tour, s'est fache vertement, c'est que l'histoire s'est trouver travestie sans profit pour l'imagination. Les plus jeunes reines et les plus brillantes, les femmes les plus spirituelles et les plus dramatiques, Marie-Stuart, Marguerite, Elisabeth, n'ont donné lieu qu'à une action manssade, à une jutrigue vulgaire aussi déqu'à une action manssale, à une intrigue vulgaire aussi di-nuée de vraisemblance que d'intérét. Depuis quelque tengis la direction du Gymnase jone de malheur, et pourtant ce n'est n'il fintelligence, ni be talent qui lui manquent; où touver aussi des amoureuses plus duress de l'emploi, des comaques plus fins, une troupe plus passonnée et mieux fute pour la comédie élegante? A ce qu'il semble, les auteurs fenaient à pousser le travestissement aussi toin qu'il peut alter, et, ils ont bou gié mulgré introduit le personnage de Catherine de Médiens dans leur vandeville, une figure de Rubens dans une bombonmere, jugez de l'effet produit. Après le Burn d'autrui, le tiyunnase nous devant une revauche Après les Quatre reines, il nous en doit deux. On dit, que grâce à M. Serthe, il compte prochamement s'acquatter et paver toutes ses dels il compte prochamement s'acquitter, et payer toutes ses detdans la même soirée.

res dans la medie sorree.

Malaré sontitre qui vise à l'actualité, mon Vorsin d'omnibus,
bouffonnerie du l'abais-Royal, donne dans l'anachronisme,
M. Charles, peursnivi par des recors, s'elance dans une
béarnaise, Qu'y trouve-t-d? Un bossu chatilable qui lui paye

sa place et lui offre ses bons offices. L'activité des bossus es sa place et un omre ses nous omnes. L'activité des nossus es proverbiale; cet étonant tlérisseau (c'est son noui) ne de-mande qu'une heure pour faire le bouleur de son profésé, A peine descendu d'omnubus, il se met à l'œuvre, et vollà l'heureux Charles, proné, placé, dote, marié. Il embrasse son protecteur, il hui prodigne les nous les plus doux : « O mon second père! é mon ange tutélaire, mais qu'ai-je douc fait pour m'attirer tant de bouheur? — Ce que vous avez fait, o peune homme, une lettre de change, quarante mille france o profestés que voirs allez me payer sur l'heure, » Ainsi parle le Clérisseau, non moins usurier que bossu. Ce dévonement avait un but combien de gens qui, sons couleur de vons obliger, ne rendent service qu'à eux-mômes! Le public a médiocre-ment donné dans la bosse, mais dès le lendemain, herreuse compensation, la Garde-malode, joyeuse farce de M. de Kock,

compensation, lo t'arrhe-molade, poyeuse farce de M. de Koek, l'a fait rice comme un bossu.

Un nom idustre retentissait naguére à la police correctionnelle. Il s'agit d'un Bacon dont le procès à eu heu à Nantes, mais d'out les prouesses s'accompinent dans la capitale, de Bacon, qui n'a du philosophe que le nom, appartient à la secte nombreuse de ces chevaliers d'industrie comus sons le nom de grees. Il s'est présenté devant la justice avec une alssance parfaite et dans une tenne irréprochable. Bacon, cela va sans dirg, affiche des prétentions au gentilhomme. Il a l'œil fier, la maiu blanche, le parler insimant ; e'est un escroc avec binocle et en hottes vernies. A l'entendre, on eut pu croire qu'il était reju dans les meilleures sociéés; chévaux et dansenses, raout, sport, opéra, tel était le brillant motif que brodait perpétuellement sa parole facile et ornée. Le moyen de se figuere, apues cela, que la filouterie était le Le moyen de se figurer, après cela, que la filonterie était le fond de sa pensee, et son existence une longue fricherie. Rien d'égal à l'impudence de Bacon, si ce n'est la destritié qu'il mettait à dépouiller ses victimes. C'est un très-hubile metmetatt à depoumer ses victimes. Cest un tres-imone met-teur en sceine, et à la manière des grands anteurs, il savait de longue main préparer ses dénoûments. Quelle fécondité d'ex-pédients et quelle sagarité dans le choix de son personnel. Il eut toujours pour associés des gens de la plus haute volée, pédients et quelle sagarité dans le choix de son personnel! Il euit toujours pour associéés des gens de la plus haute volée, et il se plut constamment à opérer avec une certaine noblesse. L'instruction a établi qu'il s'est trouvé en relations avec divers barons et marquis et plusieurs veuves de généraux. Ses confidents les plus intimes forent un certain courte de Jalais et un chevalier Lebrun, décoré de la Légion d'Honneur. Les messieurs ne jouaient d'abord que dix centimes, seulement pour fuer le temps. La mise s'augunentait ensuite par une gradation habilement calculée, si bien qu'il est arrivé à un amateur de se trouver pricé de quarante mille francs. C'est sur la déposition de sa victime, M. Millin, laquelle n'a pas voulu se laisser écarcher sans crier, que la justices est mise de la partie et mélée du jeu. Le gree avait pus pour la circonstance un nom gascon, baron de Juliac, son orqueil l'aperdi. Cette baronnie en ac a paru suspecte, et la policeapréhenda au corps M. le haron au moment où il aflatt passer la frontière en compagnie d'une danc de l'assenuex. Alors le masque tomba, et les états de service de Bacon déroules par la justiceont fait connaître sa vie, vie pleine et contre! ainsi qu'on l'a dit de plus d'un grand esprit enlevé trop tôt à la société, car voilà quincre aus que Bacon opérait sur la place, et il n'en a que trente. et il n'en a que trente.

Quelle nouvel'e vous apprei drai je encore ? Itelas! la sieur Quelle noivele vous appret drai je encore? Itélas! la seur Anne ne voir plus rieu veur. S.vez-vous que M. Lizit va foinder un établissement musical dans Paris, et que les murs de cut établissement risélèvent déjà dans les terrains Mont-Parnasse? Le piano du petit maitre allemand vent renouveler les prodiges de la lyre d'Amphion. Fondation philanthropique, dit-on, et déve charitable, c'est possible, mais qui n'en menace pas moins notre repos. Est-ce que les progrès de la musicomanie ne vous semblent pas effrayants? La matinée pariseinne n'est plus qu'un concert en permanence. Un Parisen ne saurait ouvrir la bouche et dire une parole sans que l'accommanuement d'un instrument unelconue vienne s'v mèler. ne saurait ouvrir la bouche et dire une parole sans que l'ac-compagnement d'un instrument quelconque vienne s's mèler; une phrase musicale étouffe l'autre. Parlez-vous politique, un orgue de Barbarie vous répond. Faites-vous une emplette, c'est au son du violont; le soir, vous ne sauriez vous rafrai-chir sans accompagnement de harpe. Les Parisiens sont en proie à une harmone inevorable, commise par toutes sortes d'infirmités: des avengles jouent du hauthous, des sourds tapent du (ambourin, des culs de jatte promènent un orches-tes coundet un cheriel. La sérienate vous suit patout, c'est tapent du fambourin, des cuis de jatte promeient un crites-tre complet en chariot. La séreinade vous suit partout, c'est un hortible fintamarre et un affreux mélange de cors, de harpes, de guitares, de flagcolets, d'orgues, de triangles, de charteurs italiens, tyroliens, espagnols, suisses, allemands et tures, le moyen d'échapper au lleau, quand votre d'uni-cile hui-même a son concert perpétuel, et pour orchestre, un

implacable piano?

L'Occident dit tous les jours que l'Orient se civilise

implacable pano?

E'Occident dit tous les jours que l'Orient se civilise et que la charte sera désormais une vérité... turque. En eflet, le sultan, qui a dépà adopte la civilisation de la redugote et du pantalon à sous-pieds, proclamait luer encore la hherte des croyances dans un hatti-sheriff d'une portee révolutionnaire. Voici néaumonis une petite ancadote dont la date toute récente prouverait que l'Orient n'a pas compétement déponible le vieil homme, et que Mathomet est toujours son prophète.

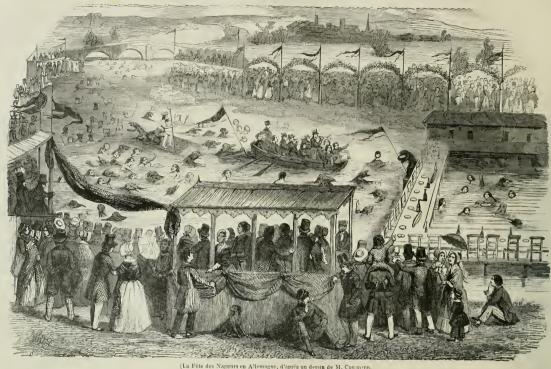
Le plus riche des heys de Stambont s'était aperçu que sa fille unique dépérissait a vue d'ou), et c'est en vau qu'il avait fait appel aux médiccius; leur science était impuissante corticle mais le sont tous, et la libeur de profession. Le bey était bou perc et hon musulman ; que fait-il? Sons un protexte, il attire le chrétien dais sa maison et le mêne à sa ille, qu'il nii sante au con. C'est ici que l'orientale se reinbrunit et turne au tracique. Le bes fait saisir le chrétien el lim offre le choix de l'un ou l'autre de ces expédients, embrasser le mais d'unot. L'Artaémen répond comme Polyencte, et le fanatique tismanli court chez le cadi demander sa tête, qu'on lui accorde, tout en recommandant le condamie à la elémence du sultan peur une commutation de peine. sultan peur une commutation de peine

La Gazette d'Augsbourg garantit l'authenticité de ce conte des Mille et une Nuits, dont sa philanthropie a dépoétisé le dénoûment.

Pour la clôture, nous voici en Allemagne, à la représenta-

tion d'une fête nantique qui se célèbre annuellement à Berlin le jour de la fête du roi. On sait que les Allemands se mon-trent voloniters savants jusque dans le plaisir ; dans leurs plus simples distractions, il y a un côté poétique ; ils aiment sur-

tont à s'amuser mythologiquement. Certains détails que re produit cette vignette semblent inspirés par les métamor phoses d'Ovide; c'est une preuve manifeste de l'exactitude que le dessinateur a mise dans sa reproduction. La foule de



(La Fête des Nageurs en Allemagne, d'après un dessin de M. Cosimenn

jeunes nageurs, travestis en tritons, amphibies et antres monstres marius, fait cortége à Neptune, monté sur son char et armé du trident. Dans une fantaisie nautique, on comprend qu'il y a place pour la plaisanterie et la caricature. Aussi, dans

les rangs pressés de cette population marine, vous signalerez pent-être des individus d'une anatomie suspecte et qui ap-partiennent probablement à la classe des animaux antédiluviens. Un repas copieux est le couronnement nécessaire de

tous ces ébats aquatiques. Après l'invocation à Neptuna vient l'ode à Bacchus; plus d'un triton tourne au Silène, et je vous laisse à penser combien de ces poissons noyés... dans le vin !

Quelques réflexions sur la peste et les quarantaines

Ce n'est pas seulement parmi les médecins, au sein des académies, que se discute et s'agite cette grave question d'hy-giène publique. Tout le monde se croit en droit d'en parler, et, de mème qu'à l'époque du choléra, les gens les plus étran-gers à l'art de guérir dissertaient sur le mal et son traitement,

de même aujourd'hui les lazarets et la contagion sont en cause, attaqués par les uns, défendus par les autres, et com-me toujours, les opinions, les propositions sont d'autant plus tranchantes, d'autant plus hardies qu'elles viennent de per-sonnes moins capables de juger la question.

C'est vraiment une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle une foule de personnes qui, pour la plupart, n'ont trouvé dans leurs études aucune lumière, aucun enseigne-ment qui puisse leur venir en aide dans une question si difi-cile, sont cependant peu embarrassées pour la résoudre. Un



(Vue extérieure de la porte d'entrée du Lazaret de Marseille.)

second point non moins digae de remarque, c'est que parmi ces juges nombreux, mais il faut bien l'avoner, assez pen ca-pables, la grande in portie croit à la contagion, et quand la contagion ne hii suffit pas pour expliquer les effets qu'elle observe, elle se lance hardiment dans d'autres hypothèses,

dont elle u'admet pas qu'on puisse douter. De là les bruits de malélices, d'ouctions, d'empoisonnement, qui, dans tous les temps, ont eu cours fors des grandes épidémies. A Milan, dans le dix-septieme siècle, on torturait des milleureux accusés par deux on trois com uères de leur quartier d'avoir

oint les murs d'une substance mystérieuse, nullement défi-nie, mais recélant à coup sûr le germe de la peste. Les untori, comme on les appelait, étaient véhémentement soupcomés d'avoir commerce avec le diable, et la torture leur arrachait presque à tous l'aveu d'une action qu'ils n'avaient pas com-

mise. En 1852, les empoisonneurs recueillirent l'héritage des untori, et dans la plupart des grandes villes de l'Eu-rope, à Paris même peut-être plus qu'ailleurs, on soupçonna, on accusa et l'on massacra, sur des indices absurdes, des mal-

heureux qui, bien convaincus sans doute de leur innocence personnelle, crovaient peut-être comme leurs bourreaux qu'il existait des empoisonneurs. On vit même, chose incroyable, des placards apposés par l'autorité confirmer le public dans

cette erreur déplorable. Le jour même et non hoin d'un de ces placards, un malheureux fut massacré rue Saint Jacques, un autre fut précipité dans la Seine, etc.

Si nous insistons sur ces détails étrangers en apparence



(Vue extérieure du Lazaret de Marser le, prise de la poste d'antrée.)

à notre sujet, c'est qu'il nous semble important de rappro-cher les opinions relatives à la peste et les mesures nées de ces opinions, des idées fausses dans leurs principes, mons-trueuses dans leurs résultats que l'apparition des grandes

trucuses dans leurs résultats e épidémies a toujours fait nai-tre; c'est que ce rapproche-ment nous parait une grande le-con pour le public trop enclin à prononcer tout d'abord sur les faits, à trouver quand même des causes et à secroire toujours apte à juger des questions sur lesquelles un peu de réflexion tui démontre bientôt son igno-rance; c'est que, dans la olu-

et surtout dans la Basse-Egypte, Partout où la peste apparaît aujourd'hui, soit par cas isolés ou sporadiques, soit comme épidemie, on trouve des conditions analogues, sinon tout à lait démiques, pour le sol, le climat, les meurs. Dans tous

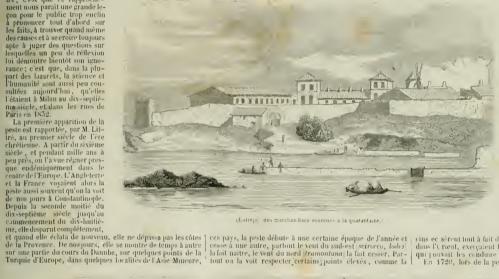
citadelle au Caire, le sommet de la montagne nominée Alemchaine an Carre, resonante de la montagne nommée Alem-Daghe sur la côte asiatique du Bosphue, et ce point de l'île de Malte que sa prérogative d'être inaccessible à la peste, a fait nommer Sah (pur). Non-seulement, dans ces localités, la peste ne se montre pas sponta-nément, mais les malades non-brans avisir de sa contre la constante de la const

nement, mass les malades non.-breux qui se font transporter de Constantinople ou de Sentai, par exemple, sur Alem-Daghe, y guérissent plus facilement, (Braver, Neuf ans à Constanti-node)

thraver, veuf ans à Constanti-nople.)
Depuis longtemps, et pent-che de son apparition, la peste a été considérée comme con-tagiense; rependant Fraesst r est le premier auteur dans le-quel on rencontre cette doctrine quel on rencontre ceue moca sous une forme précise; sui-vant lui, la peste se communique vant lui, la peste se communique warthii, la peste se communique par le gontact immédiat des malades, par le contact médiat au moyen des vétements, etc., enfin, nais plus rarement, par l'inspiration de l'air dans tequel les mala les ont exhalé-des miasmes postilentiels. Vers le même temps, Mer-curialis soutenait l'opinion con-traire et niait la confagion de la peste.

peste. Lorsque les contrées cen

Lorsque les contrées cen-trales de l'Europe furent déli-vrées de ce fleanet qu'il se trou-va confiné dans les limites qu'il occupe aujourd'hui, les mede-cins ec sérent tout à fait de s'en occuper, et les hommes qui, dans l'Crient, exerçacint l'art de guérir, n'avaient rien de ce qui pouvait les conduire à une observation éclairée du mal. En 1720, lors de la peste de Marseille, trois medecius de



(Lutreps des marchan lises soumises à la quarantaine.

ces pays, la peste débute à une certaine époque de l'année et cesse à une autre, partout le vent du sud-est serrocco, lodes la fait naître, le vent du nord <u>tramontana</u> la fait cesser. Partout on la voit respecter certains, points élevés, comme



Celcules o case rendent les passagers en quarantaine pour voir leurs am a

Montpellier, Chicoyneau, Verny et Deidier, venus à Marseille pour étudier et combattre la maladie, soutinrent qu'elle n'é-tait pas contagieuse et apportèrent à l'appui de leur doc-trine des preuves d'une grande force. Cependant l'opinion

contraire prévalut dans le public et même parmi-les méde-cius. Stoll, un des plus grands auteurs qui aient écrit sur les épidémies, déclare la peste une maladie épidémique, prenant sa source dans erfames confluens almospheriques,

et semble regarder la contagion comme fort douteuse. Enfin, les médecus qui lirent a la fin du dést dernier la campagne d'Egypte, out admis tous, à l'exception d'Assalini, la contation de la pecke

Depuis une vingtaine d'années, un assez grand nombre de médie cins français ont visité l'Orient, et, soit en Turquie, soit en Exple, ont observé la peste avec soin. Une commission a nième eté nommée dans ce but, un assez grand nombre aréme eté nommée dans ce but, un assez grand nombre d'onviages ont paru sur cette importante matière, les opinions les plus contraires se sont fait jour et la question de la contagion de la peste est devenne l'une des plus importantes au point de vue social.

Voutant avoir à ret égard des notions aussi précises que possible avant de rien décider au sujet des quarantaines, le gouvernement's adressa à l'Académie de médecine; une com-

mission fut nommée.

Le rapport de cette commission est dù à M. le docteur Prus. qui ses collègues ont déféré l'honneur de ce travail long et

La question de la contagion y est examinée sous toutes ses faces, et les propositions émises par le savant rapporteur sous forme de conclusions, peuvent se résumer ainsi :

rme de conclusions, peuvent se résumer ainsi: La peste peut être sporadique ou épidémique; dans le pre-ier cas elle est, comme toutes les affections, moins grave le dans le second; elle n'est alors transmissible ni par le mier que dans que dans le second; ene n'est ators transmissime in pat le contact médiat ou immédiat, ni par les missures qui s'exha-lent du corps des malades, et la présence d'un de ceux-ci dans un lieu fermé, comme une chambre, par exemple, ne pourrait pas former un foyer d'infection.

La peste orimes un noyer o intection.

La peste épidémique présente, comme toutes les épidémies, trois périodes principales : l'invasion, le maximum d'intensité et la décroissance. Dans aucune de ces périodes elle n'est transmissible par le contact médiat ou immédiat des malades exposés à l'air libre ou dans des endroits bien ventilés ; cette

exposes a fair intre ou thans use criticits then ventures; settle proposition, que confirme l'expérience de chaque jour, n'est infirmée par aucun fait d'observation rigoureuse. La peste épi-lémique est transmissible par les misames qu'exhale le corps des milades vers la fin de sa première période et pendant la seconde ; c'est alors qu'un malade suf tà produire un foyer d'infection; ces foyers de peste epidé-mique peuvent se former hors du pays où règne l'énidéint a produire un toyer of mercion, ces toyets de pesse epide-mique peuvent se former hors du pays où règne l'épidé-mir de peste, par le transport de malades partis de ces derniers pays; c'est ainsi qu'on a vu des foyers de peste se former à bord des navires en mer, dans les lazarets, etc. Ces foyers peuvent persister après l'enlèvement des pesti-ticle. řérés.

Le sang d'un pestiféré ou le pus d'un bubon pestifentiel étant inoculés n'ont pro luit que des résultats équivoques; l'inoculation du charbon pestitentiel n'a jamais produit la peste.

Les hardes, les vétements ayant servi à des pestiférés et revêtus, sans avoir subi aucune purilication, par des individus sains ne déterminent chez eux aucun accident de neste.

Le fait suivant suffit pour démontrer cette proposition. A Le fait suivant suffit pour démontrer cette proposition. A Constantinople, les juits achétent, aussibit après la mort des positières, teurs vétements, leur lit, tous les objets à leur est ces marchandises s'entasent lors des épidemies de presentaires un vaste bazar qui, vers la lin de la peste de 1812 au moins 150 nille suivaire exemple, contenait les effets d'au moins 150 nille suivaire les musulmans). Des avant la lin de l'épidemie, les musulmans). Des avant la lin de l'épidemie, les musulmans des mois tout les correct et qui, servente leurs, ces hallons, tout souillés encore et qui, servente leurs des musulmans que le leurs per le leurs de la leur de leurs de la leur de leurs de la leur de leurs le leurs de la leur de leurs le leurs de la leur de leurs le leurs de leurs de leurs le leurs le leurs de leurs le leurs leurs le leurs leurs leurs le leurs leurs le leurs leurs le leurs octor assex de miasmes pour infecter le monde entier, furent communication peu de temps et se disperserent dans toutes les influences de la Turquie d'Europe et d'Asie, ce un ne mondriei. gerer assezue masmes pour intectur le monue enter, inrent gentus i peu de temps et se dispersèrent dans toutes les aucun effet dans la marche de l'épidémie, dont on vit bientôt

arriver la lin. (Brayer, loco cit.)

Aucun fait d'observation rigoureuse ne prouve la transmis-Abunt fait d'obse vation rigionierse ne prouve la transmis-sibilité de la peste par les marchandises dans les pays où la peste est endemique ou épidémique.

Enfin pendant les épidémies les plus meurtrières, des loca-lités voisines de celles où sévit le fléau en sont tout à fait exemptes, malgré les communications continuelles entre les habitants qui ne prennent aucune précaution contre la con-1agion

La transmissibilité de la peste hors des foyers épidémiques par des marchandises, des lettres, etc., provenant de ces foyers, est au moins aussi douteuse. La contrebande, que n'arretent pas les cordons sanitaires, les communicati libres entre certains pays comme les Etats-Unis, par exem certains pays comme les Etats-Unis, par exemple et la Turquie, n'ont produit jusqu'à présent aucun accident de peste dans les contrées où elle n'est pas spontanée.

La distinction admise par les intendances sanitaires entre les marchandises et les substances de diverses natures, sons le rapport de leur propriété plus ou moins grande de transmettre la peste, n'est londée sur aucune expérience, sur aucune

donnée scientilique.

Bien qu'on ne puisse assigner à la peste une limite d'incu-Ben qu'on ne puisse assigner a la peste une nume u men-bation fixe et absolue, les faits commis tendent à démontrer que loin des pays où la peste est endémique et en dehors des loyers épidémiques et des loyers d'infection pestitentiele, cette maladie n'a jamais éclaté chez les personnes compro-mises après un isolement de huit ports.

On voit mu'il y a hien luir de ces congenisions any idées de

roit qu'il y a bien loin de ces conclusions aux idées de contagion qui regnent encore géneralement; toutefois, l'au-teur consciencieux du rapport n'a présenté qu'avec réserve ces propositions. En effet, il s'en faut bien que la question ait été suffisamment étudiée : des faits graves, des auteurs d'un grand mérite tiement encore l'opinion en suspens; et d'ail-leurs n'est-ce pas une question toute nouvelle au point de vue médical?

Parmi les grands observateurs, la plupart se taisent sur la peste, et nous avous vu que l'un des plus distingués consi-dérait la contagion comme au moins douteuse.

Jusqu'en 1855 à peine avait-on observé cette affection en

Egypte.
Convaineus de la contagion, la plupart des médecins qui
exerçaient en Orient ne cherchaicut pas le moins du monde
à approfondir ce sujet et s'entouraient de précautions, bien
loin d'alber chercher au sein du fléan le cavoir qu'on ne peut

acquérir sans péril. Parmi ceux qui osaient affronter la peste, il suffisait qu'un senl en fut atteint pour que l'opinion con-traire triomphat et citat ce fait comme une preuve irréfragable en sa faveur. D'ailleurs, un fait incontestable quoique assez difficile à expliquer, c'est que les peuples du Mid chez qui l'instruction n'egale pas l'imagination, les Italiens, les Grers, les Provençaux ont une passion, une sorte de culte, pour le dogme de la contagion. Il semble qu'en douter ce soit pour le dogme de la confagion. Il semble qui en douter ce sout presque attaquer leur croyance religieuse, et peut-étre, en eflet, ne sont-ils si fanatiques de la contagion que parce qu'ils voient les membres du clergé partager feurs terreirs et anathématiser sous ce rapport aussi le doute et le libre examen. Ce besoin de voir la confagion partout les poursuit sans

cessor pour eux la philisie extontarjeues, les scrolules sont contagienses, tontes les fièvres, tontes les affections de la peau sont suspectes. Ce sont là des juges bien prévenus, et qui, putiôt que de douter des effets du contact, aiment mieux inagurer les circonstagues les alus, increavables. De contragient de la imagner les circonstances les plus incroyables; ils vont même jusqu'à refuser d'admettre l'infection par l'air vicié, de meme jusqu'à reuser d'admettre i infection par l'air vice, de peur, sans doute, que le dogme de la contagion n'en reçoive une atteinte. Ontre ces motifs, les habitants de Marseille en out d'autres pour sontenir la nécessité des hazarets et des quarantaines. C'est, qu'à Marseille est établi, un l'azaret pour quadattames. C'est du a marseme est etant un mazert pour les provenances du Levant, et que ce lazaret contribue puissamment à concentrer à Marseille le commerce d'une bonne partie de la Méditerranée. Il est à remarquer en outre que l'intendance sanitaire compte parmi ses membres un grand nombre de négociants fort capables, sans doute, de comprendre et de discuter leurs intérêts et ceux de leur ville; malleureusement, il s'agit pour eux d'autre chose encore, et ces messieurs ont donné au monde la mesure de leur intelces messieurs ont donné au monde la mesure de leur intel-ligence au point de vue de l'hygiène et du service de santé dans certains règlements publiés par eux en 1856. Il y a quelques années encore, aucun médectin ne faisait partie de l'intendance sanitaire. Les membres de ce conseil s'en rap-portaient pleinement à leur inspiration, à leur génie inven-tif pour suppléer aux connaissances qui leur manquaient complètement. Depuis peu d'années seulement deux méde-cities de la conseil de la contraire de la cins out été nommés membres de l'intendance et ont ap-porté dans ses délibérations des connaissances médicales et des idées de progrès qu'on n'y trouvait pas jusque-là. C'est donc avant leur nomination qu'ont été rédigés les règlements dont nous parlons, et auxquels ces honorables confre-res n'auraient certainement pas voulu donner l'appui de leurs noms. Mais s'il leur fallait prêter les mains à l'exécution de ces noms. Mais 8 il eur failait preter les mais à l'executoin de ces réglements, s'ils devaient examiner avec une luncte d'approche leur malade (voyez le rapport de la commission, Bulletin de l'Académie de médecine, tome xi, p. 773), donner une consultation d'après un semblable examen, ou, le malade ne pouvant venir à la grille, d'après les renseignements d'un prattit. L'en a state de la principal de la procession de la principal matelot, d'un garde de santé, quelquefois malade lui-même, matent, d'un garde de santé, quelquelois matade lui-même, s'ils devaient prescrire une opération prématurée, engager par tous les moyens possibles le malade à la pratiquer lui-même dans une région on une simple piqure peut devenir mortelle; s'il leur fallait, en un mot, risquer de tuer un malade, pour éviler de s'exposer eux-mêmes au moindre péril, c'est-adire pour obéir au règlement dont ils seraient les exécuteurs; alors nous n'en doutons pas, ils repousseraient cette mission, déshonorante pour un médecin. Et pourtant, depuis 1720 jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant

le siècle le plus éclairé, le plus glorienx pour notre pays, dix fois la peste a été observée au lazaret de Marseille, et dix fois l'intendance a trouvé des médecins pour exécuter ses règle-ments; il nous en coûte de le dire, mais c'est une honte pour

Nous donnons ici quelques-uns des articles du règlement de 1856. Ces passages sont extraits du rapport de la commis-sion; il faut les lire pour savoir ce que des hommes ignorants stot, it late its he point south to fact a notine plantains et dominies par la peur peuvent inventer de raffinements cruels au nom de la philanthropie.

Art. 115. Les médecins et les chirurgiens n'entrent point

dans l'enclos où est logé un malade atteint de maladie condans tencios ou est togo un malado atteint de malado contagiense; ils s'arrêtent tonjours à plus de 6 mètres de distance de la première porte, de manière qu'èls sont dans un éloignement au moins de 12 mètres du malade qu'ils visitent, lequel se montre à eux, si son état le permet, et leur parle sans dépasser la barrière de fer qui est dans l'enclos.

Act. 416. Les capale parado un pent sutir de la clamptre.

sans uepasser la parrière de ler qui est dans l'enclos. Art. 116. Lorsque le malade ne peut sortir de la chambre, les médecins se règlent sur le rapport qui leur est fait par l'élève chirurgien ou, à défaut de celui-ci, par toute autre per-sonne placée dans l'enclos pour soigner le malade, et ils prescriront les remèdes convenables à sa situation. Art 1611 Le matifié de distribute des disconsissants.

Art. 611. Le pestifiéré doit être placé dans une chambre près la barrière de fer. Si quelqu'un du bord a suivi le malade dans la vue de le soigner, il lui est donné une cham-bre dans son voisinage. Mais il évite de communiquer avec le

Art. 615. On procure à l'individu qui soigne le malade, des sabots de bois, une camisole, des pantalons et des gilets de toile cirée dont il se revêt quand il entre dans la chambre du malade pour lui approcher quelque remêde au bout d'une plunche.

614. Lorsqu'on a besoin du secours manuel de quelque chirurgien, on invite un élève en chirurgie à s'enfermer avec le malade, mais ce n'est jamais qu'a la derniere extrémité qu'on en rient là.

Art. 613. Lorsqu'il s'agit de l'ouverture d'un buhon, et que ce bubon a son siège sur une partie du corps telle que le ma-lade puisse opérer lui-même, on fait usage des caustiques, ou on emploie tous les moyens possibles pour engager et dé-terminer le malade à se faire l'opération, et on saisit le moment où ses sens encore libres le lui permettent, quoique bubon ne soit pas encore parvenu au degré de maturité ind

ollom le soit pas entore pareur au aug.
qué par les regles de l'arc.
Art. 610. Un procure au chirurgien des vêtements en toile
cirée; on lui remet des instruments à longue queue pour
qu'il puisse en faire usage sans toucher le malade...
De telles énormités n'ont pas besoin de commentaires.

Concours des Écoles spéciales.

STANCES D'OLVEDTI DE

Le nombre des élèves qui se présentent pour subir à Paris les examens des eleves qui se presentent pour subir a Paris les examens d'admission aux écoles spéciales a été cette an-née encore plus élevé que l'amée dernière. Cette augmenta-tion, moins forte pent-être que les années précédentes est cependant encore fort sensible. On comptait 1110 candidats

1845;	il s'en	présen	te.	611	18	\$6,	115	9.	ains	si r	épa	rtis:	
Ecole I	Polytech	nique										469	
Ecole 5	Saint-Cy	r .										451	
Ecole 1	Navale											476	
Ecole 1	Forestiè	e.										75	

Nous avons déjà eu occasion de signaler cette augmenta-Nous avons dejà en occasion de signalor cette augmenta-tion successive; et pour en faire ressortir toute l'importance, nous rappellerons qu'en 1840 le nombre total était de 601. Il a donc presque doublé seulement en six ans. La proportion la plus forte atteint l'école Saint-Cyr. En 1840, il ne se pri-sentait que 155 candidats. Ils ont plus que triplé de nombre aujourd'hui, et cette proportion serait plus considérable en-core, si les élèves, appartenant aux départ-ments qui sont attribués à Paris, compreentre d'examen, n'eussait élévatos. core, si les élèves, appartenant aux départements qui sont attribués à Paris, comme centre d'examen, n'eussent été auto-risés à faire leurs compositions aux chels-lieux de leurs arondissements respectifs. En sorte qu'ils ne figurent pas dans le chilfre que nous avons indiqué pour 1846, tandis qu'ils sont comutés en 4840

un autre côté le nombre des places à distribuer est bien loin de suivre la même proportion, surtout pour les grades militaires. Au contraire, l'effectif de l'armée a plutôt été réduit depuis 1840. Cette affluence de candidats re peut donc qu'encombrer les avenues des concours. Aussi l'administration, pour remédier aux inconvénients qui en résultent et dans le but d'accélèrer la marche des examens, a-t-elle pris cette année de nouvelles mesures. Elle a procédé par éliminations

D'abord les compositions ont été faites dans tous les chefsbabord les Compositions ont etc laites dans lois les chris-lieux d'arrondissement, sans déplacement des candidats. Puis, ceux de ces candidats dont les compositions ont été jugées trop faibles, ont été mis des l'abord hors de concours. Ensuite ont commencé les examens du premier degré qui doi-vent en éliminer encore un certain nombre. Enlin les candidats que ces deux épreuves successives leront considérer comme bons et admissibles, subiront les examens du deuxième

commie bons etadmissibles, subiront les examens du deuxième degré qui lixeront définitivement le nombre des élus.

Les séances solemnelles d'ouverture out en lieu cette année les 19, 45 et 48 juillet. Nous avons rendu compte dans les numéros des années précèdents de ces cérémonies dont le programme varie pen. Mais cette fois des mesures exceptionnelles prises par l'administration en ont modifié la physionomie. Nous avons signalé, l'aunée dernière, l'inconvenante turbulence des élèves qui avait occasionné des scènes facteuses de dévordre. Pour en prévenir le retour, l'administration a exclu les candidats de la salle du tirage.

Cette exclusion, au reste, n'a framé que les candidats de

Cette exclusion, au reste, n'a frappé que les candidats de l'école Polytechnique. Les jeunes élèves aspirants à l'école Navale, qui se sont toujours fait remarquer par leur raison précoce, et leurs collègues plus âges de l'école Saint-Cyr, precoce, et lettes conegues pus agis ue i recoie saint-tyr, n'ont pas été l'objet de la même defiance. Nous ne discute-rons pas ici la mesure, passablement lumiliante à notre avis, dont les candidats de l'école Polytechnique ont été frappés; nous savons qu'elle a été vivement réclamée par l'école ellemême, et nous ne pouvons nous dissimuler que les élèves l'a-vaient justitiée à l'avance. Il est déplorable de voir des jeunes vaient justinee at avance. It est deporation de voit des jeinles gens, qui déjà sont des hommes, dont un grand nombre fi-gurent dans les rangs de l'armée, et qui en portent le noble uniforme, s'abbisser jusqu'à des espiegleries et des vocifera-tions dont rougiraient les gamins des écoles primaires, et qui mériteraient d'être punies en conséquence. Ce serait beau pour des soldats, pour des sous-officiers qui auraient pu la veille être appelés à défendre l'honneur et le drajeau de la France! Nous en parlous avec regret et avec quelque amertume, parce que ce fait a plus d'importance qu'il ne semble-rait au premier abord. C'est un symptome grave pour notre jeune génération, et qui nous parâit découler du même prin-cipe que bien d'autres aberrations déjà trop connues. La plu-part de ces jeunes gens. misamentes de la trop connues. cipe que hien d'autres aberrations deja trop connues. La plu-part de ces jeunes gens, qui appartiennent à la classe qu'ion appelle clevée, croient-ils fait e preuve de beaucoup d'éléva-tion d'esprit et surtont de bon ton torsqu'ils se présentent aux examens qui vont décider de lour carrière, le cigare à la bou-che, le chapeau sur l'orieile et les maius dans les poches, comme s'ils allaient polker à Mabil e ou ailleurs, lorsqu'ils comme s its ataient poixer a manne of anieurs, insign its s'abritent derrière d'autres camarades comp'aisants pour pousser incognito des cris sanvages des interpellations d'ar-got, des miantements et autres gentillesses semblables? C'est un triste début pour la carrière qu'ils veulent embrasser, carun trise teum pour avanteer qui se venne eminaser, car-rière dans laquelle la discipline, l'amour de l'ordre, le res-pect dù aux supérieurs, sont si sévèrement et si justement exi-gés. C'est peuf-ètre ainsi qu'on brille dans les réunions soi-disant fashonables du Ranelagh et du Château-Rouge, mais nous doutons qu'avec ces lonables habitudes on brille jamais

Nous avons insisté sur cette circonstance, parce que nous aimons notre jeune génération, que nous avons confiance en elle, et nous espérons qu'elle comprendra nos avis.

Académie des Sciences.

COMPTE BENDU DES TRAVAUX DU 2º TRIMESTRE DE 1846. Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — Une note de M. A. Piégu con-tient les résultats d'expériences mitéressantes et failes, dit l'auteur, dans toutes les conditions de précision et d'exacti-

tude. Ces expériences ont démontré à M. Piègn que les memtude. Ces experiences on demontre a M. Pieza que les mem-bres sont soumis à un mouvement d'expansion et d'affaisse-ment double, entirement semblable au mouvement à deux temps du cerveau. L'expansion des membres correspond à la systole ventriculaire, l'affaissement, à la diastole. Ce double mouvement concorde également avec caux qu' on observe dats bressissemy ampuner amai due la mouve de la concernance. nouvement concorde estatement avec peus qui on bussive dans les vaisseaux sanguins, aussi, quis la masse des parties molles et plus le réseau capillaire sont considerables, plus les mouve-ments sont facilement appréciables. Ces mouvements qui résultent évidemment de l'afflux ou du reflax de la masse sanguine, ne sont sans doute pas particuliers aux membres, et doivent se rencontrer dans toutes les parties molles où les

retrouvent se rencontier dans toutes les parties mones ou les ramifications vasculaires sont très-fournies. Un enfant monstrueux, du sexe masculin, a été présenté par M. Velpeau; it est né dans le royaume des Algarves, de parents forts et hien portauts; sa mére, geune femme de xingt-deux ans, a déjà mis au monde plusieurs enfants hien conformés. Cet enfant, aujourd'hui dans son huitième mois, est d'une cott o prétig. Bégulièrement dévendané à treu prétagnément. muss, extermant, aupord nutriais son intitieme most, est d'une santé parfaite. Régulièrement dévelopé et proportionné pour toute la partie superieure du corps à partir du bassin, il pré-sente un second bassin rudimentaire auquel fait suite un membre pelvien évidemment formé par la réunion, sons une

membre pelvien évidenment formé par la réunion, sons une enveloppe commune, des deux membres correspondant au bassin supplémentaire. L'appareil sexuel est double aussi. — Oa doit à M. Godart l'observation suivante sur les trou-lées produits dans la losom dion par la compression médiate du cervelet : à la suite d'une cluite et d'un coup violent reçu dix jours cette chuite après à la partie postérieure de la tète, me tument se montra vers la région occipitale et acquit en six mois le volume de la tête d'un enfant, Jus jus-là, cette reconsir indebute avait fou céné la middle, pus binoté la une fumeur se montra vers la région occipitale et acqui en six mois le volume de la tête d'un enfant, Jus pus-là, cette tumeur indolente avait peu géné la malade, mais bientot, le membre supérieur et le membre inférieur du côté ganche présentérent de l'urrègularité dans les mouvements. Lorsque la malade voulait prendre un objet quelconque, une salière ou un verre par evemple, sa maiu le saisseant maladroitement, le renverssit ou, passant à côté, allait toucher un autre objet, le defant de coordination dans les mouvements, cette desabéissance des muscles à la volonté, pris d'abord par la mala le el ses parents pour de la distraction, arrivèrent bientôt a ce point que Ms "" ne pouvait p'us marcher seule. Ce-pudant la force ézale était encore dans les membres de l'un et de l'autre côté; la paralysie du mouvement survint bientôt dans les membres du côté ganche, tandis que la sons juité restait à peu près la même lorsque par exemple on pingant l'un ou l'autre bras, l'une on l'autre jambe.

Me "" succouba neuf mois après l'epoque où elle s'état heuté la tête. A l'autopsie, on trouva dans le crancue tumeur communiquant avec la tumeur extérieure par des prolongements du périoste. Cette tumeur extérieure par des prolongements du perioste. Cette tumeur retirieure reconvant et comprimant tout le tiers postérieur de l'hémisphère droit du cervean et la partie postérieur et interne de l'hémisphère durit d'un controlle et deprimée. Le cervelet campriné munedatement fut trouvé aplati et tres-amoindri dans son volume.

M tecune, — Une note de M. Gavon, sur n'unisieurs cast

M lecine. — Une note de M. Gayon, sur plusieurs cas d'hydrophybie observes en Algèrie, constate ce lait, malheu-

d'in troptoble observes en Algèrie, constate ce l'ait, matheurensement recomm depuis que liques anné s, que la rage peut se dévelupper sur la côte d'Afrique, malgré l'puison containe longtemps professée.

Le même observateur, duis un travail tout récent, recherche quelle pouvait être l'affection désignée par les anciens sons les mons de se loit arbe ou sectetyben. Les antours modernes ont cru y reconnaître la churée. M. Guyon peuse que était une affection qui marche souvent de front avec les épidémies de scorbut et consiste dans une sorte de paralysie des gambes, causée par l'extravasation, l'infiltration du sang dans les tissus. les tissus.

dans les Itssus.

Chirurgie. — M. Stein est l'auteur d'un mémoire dans
le piel il fait ressortir les avantages d'un appareil imaginé
pu M. Wellenbergh pour remédier aux accidents que déterpui M. Wellenbergh pour remieller aux accidènts que determine l'implantation du placenta sur le col de l'utérus. Cet apprieil a été nommé tampou-vesse : sa nature et sa destination sont ainsi désignées à la fois. M. Stein cite trois cas dans lesques l'application de ce tumpon a été suivie de succes; lui-même a recueilli dans sa pratique une de ces observations. Le tumpon-vesser ne nous parati pus un moyen infatible et suns inconvénients, tant s'em faut, mais nous me persons pas qu'on puisse se dispenser d'en tenter l'emploi dans le cas d'hémorragies amougant l'implantation du placenta sur le col ; car c'est un de ces mayens qui, lorsqu'is ne sont pas utiles, ne présentent du moins aucun danger dans leur application.

ne sont pas utiles, ne presentent du monts aucun danger dans heur application.

— M. Jobert de Lamballe a In, dans la séance du 15 prin, un mémaire sen l'anatomie pathologique et la thérez entrque des fistules urinnires chez l'homme. Ce mémoire contient trois observations remarquables de guérison, par l'autoplastie metrale, de listules graves et qui semblaient devoir taus er peu d'espoir au malade et au chirurgien.

peu d'espon au mandre et au chirupgeur. Therapeutique. — M. Rochard a obtenu des résultats as-sez favorables dans le trutement des scrofules, en employant un composé nouveau de chlore d'iode et de mercure, que son inventeur, M. Hontigny, designe sous le nom d'indydron gyrite de ch'orure mercureux. C'est un noven de plus à emegistrer dans la thérapeutique de cette affection mallemreusement is commune, et nous désirous vivement que les hous effets obtenus dejà se confirment par la pratique gés-

M. Bonjean continue ses expériences sur l'ergotine consi-

dérée com ne homost itique Prix desernes pour l'unnee 1841.— L'Aca lonie a decerne le prix de physiologie experimentale à M. Agassiz, pour ses Prix desernes pour l'unuer 1833.— L'Academne a derenté le prix de physulogie experimentale à M. Agassir pour ses beaux travaux sur les poissons vivants et sur les poissons fos-siles. Un prix a aussi eté accordé à M. Hiseloul pour son ou-vrage intitule Histoire du developpement de l'auf et du fortus du chien. Aneuntravail de physiologie expérimentale propre-ment dite n'avait été présenté au concours, et la commission

a choisi les ouvrages qui, indépendamment d'un mérite supérieur. Ini ant affect périeur, lui ont offert ou des vues importantes de physiologie générale, ou des matériaux précieux pour l'embriologie ani-

male.

Une mention honorable a été accordée à M. Raciborski
pour les observations par lesquelles il a étendu à l'espèce humaine le résultat des belles recherches de M. Pouchet sur
Povulation spontanée des mammiféres.

Les prix de médecine et de chirurgie ont été partagés-entre
M.M. Aniussal pour ses travaux sur les blessures des vaisseaux

MM. Annusat pour ses travaux sur les blessurés des vaisseaux sanguns, Bonnet pour ses recherches sur les maladies des articulations, A. Becquerel et Rodier pour leurs travaux sur la composition du sang de l'homme dans l'etat de santé et dans l'état de maladie, Réveillé-Parise pour ses observations sur l'emploi des femilles minees de plonh dans le pausement des plaies, Entin, un prix a eté accordé à M. Morel-Lavallée, au-M. Donné, pour ses travaux de microscopie, et M. Clias.

s methodes de gymnastique, ont obtenu des mentions

Les Feux d'artifice.

Dans tous les temps et chez tous les peuples, le feu à joué Dans tous les temps et enz tous les penpies, it let a jone un grand rôle dans le programme des rejonissemes donestiques et publiques. Saus parter des flambeaux de l'hyménée, qui, apres avoir rempli plus d'un hémistiche des poèmes d'Homère et de Virgie, ligurent homorablement aupourd'hui dans L'Almanach des Muses, nous lisons dans les Georgiques auther l'accepts que liber une moisson abundant les gande. que les laborems, pour lêter une moisson abondante, buvaient conchés sur l'herbe autour d'un feu de joie, pendant que les jeunes geus se livraient à leurs jeux :

Agricola Agricola tpse dies agitat festos, fososque per berbam tanis obi in medio et socii eratera coronant, Te fibans, Lenae, vocat.

Les Égyptions célébraient chaque année une fête nommée

Les Égyptieus celebraiert chaque aunée une fête nommée la fête des lampes, parce que ce pour là chaque citoyen était obligé d'allumer sur les fouêtres de sa masson un nombre de lampes determine par les magistrats, d'après le chiffre de sa fortune. Hérodote nous appirend que parcille illamination ent lieu sous la domination de Cambyse, lorsqu'on cut d'éconvert le boul Apis. Le même historien nous dit encore qu'après 13 seconde prise d'Athènes, Mardomns fit allumer des feux depuis cette ville pasqu'à Sardes, et illamina ainsi plus de cent cinquante lieues de pays pour celebrer sa victoire. Cette contune, qui paraîtavoir eté empruntée par l'Occident à l'Orient, est peut-être originaire de la Chine, du moins c'est dans cette controe qu'ou en trouve la manifestation la plus larce, et, pour nous servir d'un terme approprié au sujet, la plus élbonissante. Le père Conte traporte qu'il assista une fois à la soleminé nommée par les Chinois la fete des lanterense, et il évaitre à deux ceuts millions le nombre des flambement qui s'allumérent ce jour-là. Ce chifte s'amble prodicisient si fon observe que la plupart de ces fant rues avaient de vingt s'enqu'à tretto jeds de dandrer, qu'elle, s'alient oranderes, de sembures, et que quelquesmées de dorures, de semptures, de peintures, et que quelques unes d'eatre elles contaient à leurs proprietaires plus de dix mille écus. De pareils incendies fond assurement pair toutes les splendeurs du firmament, et justificraient à elles seules les

ies spienneus un infianceut, et justinerateit à c'ées sentes les urguelèleuses prétentions du céleste empire. Il est foit difficile, sinon impossible aujourd'hui de faire comaître la composition des ptemiers feux d'artifice. Le plus ancien document que nous ayons pu tronver est la des-cription que nome le P. Martat, duis son Thérite d'hanneur, du feu tire à Reims lors du sacre du roi Henri II. Ce pessage est assez curieux pour que nous croyions devoir le transcruc

« Cette première porte passée, avant qu'arriver à la survante séparée d'un rang de maisons d'un côté et de la rivière de l'antre, on vovait devant les yenx, sur les bards d'icelle, une montagne faite en forme de rocher entre-ouvert, et dans une montagne faite en forme de l'actier entre-unvert, et dans le creux, des monstres marins, des hyèmes et des satires re-présentés par des jeunes hommes environnés de hierrés et de nousses. Il y avait aussi sur la même rivière, mais plus hoin, un navire peint et aurié avec fous ses attiraits et conduit par des sauvages qui faisaient mille sants et postures, comme voulant attaquer les monstres qui gardaient le rocher; ils s'approchèrent enfin à la vue de Sa Majesté et se jougnir ut avec des croes de fer pour en venir aux mains et comt attre plus aissment (tous faisaient merveille à se défendre, les uns et les autres jetant des flammes et des fusées en forme de dards et autres feux volunts, en sort que le mit du navioe er les attres pennt ues famines et des l'isses en forme de dards et autres feux volants, en sonte que le mât du navire, la hune et le pilot furent jetés en l'air par subtilité pendant que les monstres marine et les sauvages se plomasoient à tons comps sont ses eaux les uns sur les autres pour n'être pas in-commodés des flammes.

L'ne remarque intéressante à faire, est que ce fen d'artifice fut donné à trois heures après midi. Nons ne connaissons au-jourd'hoi que les Portugais assez anns des vieilles contumes pour allunier des fusées en plein jour et pour jeter des arti-chauts en forme de déli aux rayons du soleil,

On remarquera encore que dans ce specticle, l'emplor le plus important est contié aux hommes et aux machineset que plus important est confié aux hommes el aux machineset que le feu ne figure guére que comme un accessoire, ce qui tra-duit l'enfance de la pyrotechme. Il en fut encore longtemps ainsi; dans toutes les fêtes publiques qui furent celebrees pusqu'a Lavienneut de luggiere le, sons Loms XV, les ma-chines jouèrent le premier rôle et le feu ne fut guere em-ployé que comme une illustration brillante, ces machines étaient mobiles ou immobiles, elles representaient des pa-lars, des ares de triomphe, des fontames, des obblis mes, des varsseaux, des tritons, des dragons, des chimeres; c'est pent-ètre en réminiscence de ses diverses applications que Boi-leau a dit, dans son Art poétuper. lean a dit, dans son Art poétique :

Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Quelquefois, les spectateurs ne se contentaent pas de monstres en planches et en carton; il teur forsat des ani-many réels, et pour satisfaire un appênt feroce, on attachait au-dessus d'un foyer embrase un chat yivant dont les mian-lements désespèrés devaient être for t reponssants acutentre. Probablement aussi que nos aienx trouvaient le bruit des

au-dessus d'un foyer embrase un chat vivant dont les miaulements désespèrés devaient être foit reponissants a entendre.

Probablement aussi que nos aienvi trouvaient le built des
canons et des bombes passablement mondone, car entre l'exhibition de deux pièces. Fordomateur du teu avait tonjours
soin d'introduire des intermédes de musique. Pour prejarer
le public à une explosion formidable on taisat tresours à la
fois les trompettes, les cornets, les litres, les hant-bois, les
cromornes et les bassons; s'azissait-il d'annoncer une scène
plus pacifique, une decoration d'opera, le temple de l'hymen
orné de guirfandes de rosses et de devises galantes, les fiites,
les violous, les basses, les lufles et les masettes, laisjeient entendre une donce et poyeuse synghonie.

Souvent les artificiers prenaient pour sujet une scène de
guerre. En 1606 Sulfy ût represender d'us la pame de Fontainebleau, devant plus de noure unite personnes, l'atlaque,
par une arméenlessityses et de sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityses et des sauvages, d'un chateau défendu
par une arméenlessityse et des sauvages, d'un chateau d'elendu
par une arméenlessityse et des sauvages, d'un chateau d'elendu
par une arméenlessityse et des sauvages, d'un chateau d'elendu
par une arméenlessityse et des sauvages, d'un chateau d'elendu
par une arméenlessityse et des sauvages, d'un chateau d'elendu
par une arméenlessityse et des sauvages, d'un chateau d'elendu
par une arméenlessityse et des souvenir :

« Aloret, un des deux d'elendu en d'elendu de la contrale d'elendu en d'elendu en d'elendu en d'elendu qui dura deuni-quart d'henre ; étant acheve de bruler, en nat le feu à une des rondaches qui é aient dans l'isle, composée le feu à une des roulaclies qui e aucil dans I sée, compose-de deux cents fusées qui allumérent une minité de lances et de saucissons, et en même temps le chariot s'app focha du châten, lequel en état delojané de deux cents pas, et int mis le feu aux quatre peranneles dudit clâteau, le squelles four-nérent incessamment jusqu'à ce qu'elles fussent reduites en pondre. Ensante, on mit le feu successivement, et avec d'aufres artifices, aux neuf antres rondaches, dont il y en avait deux de cinq cents fusées chacune. »

C'est à ce leu d'artifice que parurent pour la première fois dans les airs, formées d'étoiles de diverses ceuleurs, des f_eueres humaines; c'étaient les portraits du roi et de la reine, reliés l'un à l'autre par ce vers de Virgile écrit en cutactere

Mopse, novas incende faces, tibl ducitur uvor-

De pareils tableaux, qui janaissaient alors destours de force morveilleux, sont aujourd'fui le pont aux faies du notire. En 1628, pour celebrer la prise de La Rochelle que l'a-chellen prétendait avoir emportée en depai du roi d'Anglo-terre, du roi d'Espagne et surtout du roi de France, on avait élevé au milien de la Séine un rocher in cesses des sur loquel elevis do finition de la seine in troucier in ceess loi sur requel-ciatà atta hie une fille qui reprisentati Andronode; un mons-tre marin vomissant des floumes s'elane sut elle comme pour la dévuer; unas aussitot parut dans les auss un jeune héros moulé sur un chevad ailé; il frappa de sa bance le corps du monstre, qui éclata avec brut et enflauma les artifices dont le cavalier, le cheval, la fille et le rocher étaient con-

Si nous sommes entre dans d'as ez grands details au su-Si mus sommes entre dans d'as et grands defaits au su-pet des spectacles partodechniques de cette copore, c'est que pendant longtemps l'art ne lit pas de sonal es progrès et que les foux d'artilitée de Versaulies, dont le marquis de Dan-geau à laissé de si pompenses description ; semblent ciques sur ceux qui marquierent le commencement du régne de Louis XIII. Nous signalerons toutefois à la cum ait des anna-teurs ceux qui furent executés, en 1660, lors de l'entre trromphale de Louis XIV à l'aris, en 1660, lors de l'entre conton de la statue amanta en tre su la rivacelación no de l'en-cettor de la statue amanta en tre su la rivacelación model.

themipate de la Louis MY a Paris, en 1960, a 1960 tasion de percetion de la Statucequeste en troi six il a place desc âmpeles, et en 1705 pour la naissance du dite de Brelague. Cest sous Louis XV que, grace aux travaux de Ruggieri le pere, la parotechnie prit tout à coup un developpement qui la condunsit en pen d'aumées au depar de perfection on nous la vovons aupourd'hui, Nous ne fetons pes la description des divers sous deparde per model de de la consente un denurghe auxorde des nous la vovous aujourd limi. Nous ne letous pis la description des divers spectacles de ce genre qui, depuisse se uperbe feu tiré sur le tapis Vert de Versardes, le 24 août 1745, sun feu chaque année les delices de la population de Paus; a finalitait, pour expliquer les effets qui nous frappent d'étouneuroir et d'admination, entrer dans des détails techniques qui emmeragent fort nos lecteurs, dans tous les spectacles et dibuse ut it vant uneux voir que savoir, et c'est surfont quand il sugit de feux d'artifice quo n'ent se permettre de donne un dement formel au grand poete et de mer la sagesse de son fameux authensme.

.... Felix qui potuit terum cognoscere can as

Types militaires de l'Algérie, par Wassili Timm.

TYPES FRANÇAIS.



(Chasseur d'Orléans.)

(Artilleur.)

(Chassaur d'Afrique.)

(Tirailleur indigène.)

(Infanterie légère (voltigeur.)

(Spahis, maréchal des logis et autres.-

(Zouave en caban.)

(Soldat du train des équipages.)

Types militaires de l'Algérie, par Wassili Timm.

TYPES INDIGÈNES.



(Chef de la privince d'O an-

(Chef de la province de Constantine.)

(Kabyle du Jurjura.)

Chef de la province d'A'ger.)

(Arabe de Ouaranseris, armé de la fronde et de la massue ferrée.)

(Cavalier arabe Djebel-Amour

La Fille du Capitaine.

NOUVELLE, PAR ALEXANDRE POUCHKINE.

Traduction française, publice par Louis VIARDOT. (Suite. - Voir t. VII, p. 186, 198, 250, 266, 282 et 298.)

XI.

LE CAMP DES REBELLES.

Je quittai le général et n'empressai de retourner chez moi. Savélitch me reçut avec ses remontrances ordinaires. « Quel plaisir trouves-tu, seigneur, à latailler contre des brigands ivres? Est-ce l'affaire d'un boyard? Les heures ne sont pas toujours bonnes, et tu te feras tuer pour rien. Eu-core, si tu faisais la guerre aux Tures on aux Suédois. Mais chest pue houte de dire. A out tu la fais.

core, si di laisais la guerre dan Futes on la Mescados. Bais c'est une honte de dire à qui tu la fais. B Finterrompis son discours : « Combien ai-je en tont d'argent? — Tu en as encore assez, me répondit-il d'un air satisfait, Les coquins ont eu beau fouiller partont, j'ai pu le leur souf-far.

ner, » En disant cela, il tira de sa poche une longue hourse tri-cotée, toute remptie de monnaies d'argent. « Bien, Savéhitch, lui dis-je; donne-moi la moitié de ce que la as là, et garde pour toi le reste. Je pars pour la forteresse de Bélogorsk

resse de Belogorsk.

— O mon pere Piot: Andréitelt, dit mon bon menin d'une voix tremblante, est-ce que tu ne crains pas Dien? Comment veux-tu te mettre en ronte maintenant que tous les passages sont compés par les voleurs? Prends du moins pitié de tes pasont compes par les voients, tredus qui monts plut obsess par rents, si tu n'as pas pitié de toi-même. Où veux-tu aller? Pourquoi? Atten is un peu. Les troupes viendront et preu-dront tous les brigands. Alors tu ponrras aller des quatre

Mais ma résolution était inébranlable.

Mais ma résolution était inébranlable. a Il est trep tard pour réfléchir, dis-je au vieiltard; je dois partir, je ne puis pas ne pas partir. Ne te chagrine pas, Savé-hitch, Dieu est plein de miséricorde; nous nous reverrous pent-être. Je te recomman le bien de n'avoir aucune houte de dépenser mon argent; ne fais pas l'avare; achète tout ce qui test nécessaire, même en payant les choses trois fois leur valeur, le te fais cadeau de cet argent, si je ne reviens pas dus trois iours...

valeur. Je te fais cadeau de cet argent, si je ne reviens pas dans trois jours...

Que dis-tu là, seigneur? interrompit Savéliiteb, que je ti laisse aller seul! Mais na pense pas même à m'en prier. Si ti as résolu de parter, l'irai avec toi, fût ce à pied ; mais je ne l'abandonn rai pas. Que je rest: sans toi blotti derrière u e muraille de pierre! mais jaurais done perdu l'esprit. Fais ce que tu vou l'ras, seigneur; mais je ne te quitte pas. »

Je savais bien qu'il n'y avait pus à disputer contre Savéliiteb, et je lui permis de se préparer pour le départ. Au bunt d'une demi-beure, j'étais en selle sur mon cheval, et Savéliiteb sur une rosse maigre et boitense, qu'un habitant de la ville hij avait donnée nour rien, n'avant blus de quoi la nour-

Intel sur une rosse magre et boitense, qu'on nabitaut de la ville hi avait donnée pour rien, n'ayant plus de quoi la nour-rir. Nous gagnàmes les portes de la ville; les sentinelles nous l'issèrent passer, et nous sortines enfin d'Orenbourg. Il commençait à faire muit. La route que j'avais à suivre passait devant la bourgade de Berd, repaire de Pougatcheff. Cette route était encombrée et cachée par la neige; mais à travers la steppe se voyaient des traces de chevaux chaque jour renouvelées. J'allais au grand trot. Savéhitch avait peine à me suivre, et me crisit à chaque instant:

a me suivre, et me criait à chaque instant :
« Pas si vite, seigneur; an nom du cie!! pas si vite. Ma
mandite rosse ne peut pas rultraper ton diable à longues jam-bes. Pourquoi te hâtes-tu de la sorte? Est-ce que nous allons
à un fe-tin? Nous semmes plutôt sous le mart an de la hache.
Piôtr Andréfich! mon père Piôtr Andréfich! O seigneur Dien!

cet enfant de boyard périra pour rieu. » Bientôt nous vimes étinceler les feux de Berd, Nous approchames des profon'ls ravins qui servaient de fortifications naturelles à la bourgade. Savélitch, sans rester pourtant en naturelles à la bourga le. Savéliiteh, sans rester pourlant en arrière, n'interrompait pas ses supplications lament dibes. Fes-pérais passer heureusement devant la place ennemie, lorsque j'aperçes taut à conp dans l'obscurité cinq paysans armisé de gros bâtons. C'ét iit une garde avancée du camp de Pougat-cuell. On nous cria qui vive! Ne sachant pas le mot d'ordre, je voulais passer devant eux sans répondre; mais ils n'entourèrent à l'instant même, et l'un d'eux saisit mon cheval pur la brile. Le firai mon sabre, et frappai le paysan sur la tèle. Son bonnet lui sauva la vie; cependant il chaucela et licha la bride. Le sautres s'effravierent et se jetérent de côté. Profitant de leur fraveur, ie nionai des deux, et nartis au Profit int de leur Trayeur, je piquai des deux, et partis au

galop.

L'obscurité de la nuit, qui s'assombrissait, aurait pu me L'obscurite de la nut, qui s'assommissaut, aurait pu me sauver de loute encombre, lorsque, regardant en arrière, je vis que Savéliteh n'était plus avec moi. Le pauvre vicillard, avec son cheval boiteux, n'avait pu se débarrasser des bri-gunds. Qu'avais-je à fitre? Après avoir attendu quelques in-stants, et certain qu'on l'avait arrêté, je tournai mon cheval avoir aller à encecentre.

pour aller à son s cours

pour aner a son secours. En approchant du ravin, j'entendis de loin des cris confus et la voix de mon Savéliitch. Hâtant le pas, je me trouvai bientôt à portês des paysans de la garde avancée qui m'avait bientbi à porfès des paysans de la garde avancée qui m'avait arreté quelques minutes anperavant. Savélitele fait a unifien d'eux. Ils avaient fait descendre le pauvre vieillart de sa rosse, et se préparaient à le garrotter. Ma vue les remplit de poie ils se jetèrent sur moi avec de grands cris, et dans un instant, j'étais à bas de mon cheval. L'un d'eux, leur chef, à ce qu'il parait, me déclara qu'ils albaient nons conduire, devant le tzar. « Et notre père, ajont-e-ti, ordonnera s'il faut vous pendre à l'heure même, on si l'on doit atten lre la lumière de Dieu. » Je ne lis aucune résistance, Sivéliteh initia u m exemple, et les sentinelles nous emmenèrent en triomphe. triomphe

Nous traversames le ravin pour entrer dans la bourgade Toutes les maisons de paysans étaient éclairées. On enfendait partout des cris et du lapage. Je rencontrai une fonle de gens dans la rue , mais personne ne fit attention à nous et ne reconnnt en moi un officier d'Orenbourg. On nous conduisit à une isbd qui faisait l'angle de deux rues. Près de la porte se une 1566 qui faisait l'angie de deux rues. Près de la porté se trouvaient quelques tonneaux de vin et deux pièces de canon. « Voilà le palais, dit l'un des paysons; nous alloos vous annoncer, » Il entre dans l'isbal. Je jetai un coup d'oeil sur Savéliitch; le vieillard faisait de signes de croix en marmottant ses prières. Nons attendimes longtemps. Enfin le paysan, reparutet me dit; « Viens, notre père a ordonné de faire entre l'obligie de l'apparant per irer l'officier. »

dans l'isba, ou dans le palais, comme l'appelait le paysan. Elle était éclairée par deux chandelles en suit, et les murs étaient tendus de papier d'or. Du reste, tous les meu-bles, les bancs, la table, le petit put à laver les mains suspendu à une corde, l'essnie-main accroché à un clou, la fourche à enformer dressée dans un coin, le rayon en bois chargé de pots en terre, tout était comme dans une autre istà. Pougat-cheff se tenait assis sous les saintes images, en cattan rouge et haut bonnet, la main sur la hanche. Autour de hii étaient et hant honnet, la main sur la hanche. Autour de hii étaient rangés plusieurs de ses principaux chels avec une expression forcée de soumission et de respect. On voyait bien que la nouvelle de l'arrivée d'un officier d'Orenbourg avait éveillé une grande curiosité chez les rebelles, et qu'ils s'étaient préparés à me recevoir avec pompe. Pougatchelf me reconnut au premier coup d'oril. Sa feinte gravité disparut tout à coup. « Aht c'est Votre Seigmenrie! me dit-il avec vivacité. Comment te portes-un? pourquoi Dieu Cauéne-t-t-il cit? » Le réspon fis que je m'étais mis en voyage pour mes propres affaires, et que ses gens m'avaient arrôle. « Et pour quelles affaires? » d'emandat-t-il. Je ne savais que répondre. Pougatchelf, s'imaginant que je ne, voutais pas m'expliquer devant témoirs, fit signe à ses camarades de sortir. Tous obérient, à témoins, fit signe à ses camarades de sortir. Tous obéirent, à l'exception de deux qui ne bougérent pas de leur place. « Parle hardiment devant eux, dit Pougatcheff, ne leur cache rien. » Je jetai un regard de travers sur ces deux confidents rien. » Jo jetai un regard de travers sur ces deux confidents de l'usmpatieur. L'un d'eux, petit vieillard châtif et courbé, avec une maigre barbe grise, n'avait rien de remarquable qu'un large ruban blen, passé en sautoir sur son caffan de gros drap gris. Mais je n'oublierai janais son compagnon. Il était de haute taide, de puissante carrure, et semblait avoir quarante-cinq aus. Une épaisse barbe rousse, des yeux gris et perçants, un nez sans narines et des marques de fer rouge sur le front et les jones donnaient à son large visage couturé de native vices marques que forme de les jones donnaient à son large visage couturé de native vices marques de fer rouge. sur le front et les jones donnaient à son large visage couturé de petite vérole une étrange et indéfinisable expression. Il avait une chemise rouge, une robe kirghise et de larges pantalons cosa ques. Le premier, comme je le sus plus tard, était le caporal déserteur Béloborodoff. L'acter, Athanase Sokoloff, surnommé Khtopoucha (1), était un criminel condamné aux mines de Sibérie, d'ou il s'était évadé trois fois. Malgré les sentiments qui m'agitaient alors sans partage, cette société où j'étais jeté d'une manière si inattendue fit sur moi une profonde impression. Mais Pougatcheff me rappela bien vite à moi-même par ses questions, « Parle; pour quelles affaires as-tu quitté Orenbourg? »
Une blée singulière me vint à l'esprit. Il me sembla que la

idée singulière me vint à l'esprit. Il me sembla que la Une idee singulière me vint à l'esprit. Il me sembla que la Providènce, en m'amenant une seconde fois devant Pougat-cheff, me donnaît par là l'occasion d'exécuter mon projet, Je me décidai à la saivir, et sans réfléchir longtemps au parti-que je prenais, je répondis à l'ougatcheff: « J'altais à la forteresse de Bélogorsk pour y délivrer une cyboline, qu'en concincient.

orpheline qu'on opprime, » Les yeux de Pougatcheff s'allumèrent, «Qui de mes gens oscrait offenser une orphelinet s'écria-t-it, Eût-il un front de sept pieds, il n'échapperaît pas à ma sentence. Parle, quel est le compable ?

- Chyabrine, répondis-je; il tient en esclavage la même jeune lille que tu as vue chez la femme du prêtre, et il veut la contraindre à devenir sa femme.

— Je vais lui donner une leçon, à Chvabrine, s'écria Pou-gatcheff d'un air farouche. Il apprendra ce que c'est que de faire chez moi à sa tête et d'opprimer mon peuple. Je le lerai

pendre.
— Ordonne-moi de dire un mot, interrompit Khlopoucha d'une voix enrouée. Tu l'es trop haté de donner à Chvahrine le commandement de la forteresse, et maintenant tu te hâtes trop de le pendre. Tu as déjà offenséles Cosaques en leur inposant un gentilhomme pour chef; ne va donc pas offenser à présent les gentilshommes en les suppliciant à la première accusation.

Presentes generales en res supplication.

Il n'y a ni à les combler de grâces, ni à les prendre en pitié, dit à san tour le petit vieillard au ruban bleu; il n'y a pas de mal de faire pendre Chyabrine; mais il n'y aurait pas de mal de bien questionner monsieur l'officier. Pourquoi atid daigné nous rendre visite? S'il ne te reconnaît pas pour tar, il n'a pas à te demander justice; et s'il te reconnaît, pourquoi est-il resté jusqu'à présent à Orenbourg au milieu de tes ennemis. N'ordomerais-tu pas de le faire conduire au grefic, et d'y allumer un peu de fon? (2). Il me semble que Sa Grâce nous est envoyée par les géneraux d'Orenbourg, »
La logique du vieux scelérat me sembla plausible à moi-même. Un frisson involontaire me parcourut tout le corps, quand je me rappelai en quellesmains je me trouvais. Dugat-cheff acerçut mon trouble. «Eh! ch! Votre Seigneurie, ditien en digoant de l'irril; il me semble que mon feld-maréchal a raison. Qu'en penses-lu? «

raison. Qu'en penses-tu? » Le persillage de Pougatcheff me rendit ma résolution.

hii répondis avec calue que j'étais en sa puissance, et qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait. « Bien, dit Pougatcheff; dis-moi maintenant dans quel état est votre ville?

- Grâce à Dieu, répondis-je, tout y est en bou ordre. - En bou ordre! répéta Pougatcheff, et le peuple y meurt de faim.

L'usurpateur disait la vérité; mais, d'après le devoir que m'imposait mon serment, je l'assurai que c'était un faux

(4) Nom d'un célébre bandit du siècle précédent, qui a lutté longtemps contre les troupes imperiales. — 2) Pour la torture.

brait, et que la place d'Orenbourg était suffisamment appro-

« Tu vois, s'écria le petit vieillard, qu'il te trompe avec a Tu vois, s'ectra le petit vieillard, qu'il le trompe avec impudence. Tous les fuyards déclarent unanimement que la famine et la peste sont à Orenbourg, qu'on y mange de la charogne, et encore comme un mets d'homeur. Et sa Grace nous assure que tout est en abondance. Si tu veux pendre Chyabrine, fais pendre au même gibet ce jenne garçon pour qu'ils n'aient rien à se reprocher. » Les paroles du mandit vieillard semblaient avoir (Franké

Les paroles du mandi vieillard semblaient avoir étranle Pougatelné! Par bonheur Khlopoucha se mit à contredire son camarade, « Tais-toi, Naoumitch, Ini dit-il, tu ne penses qu'à pendie et à étrangler. Il te va bien de faire le heros. A te vorr, ou ne sait oi ton âme se tient; tu regardes déjà dans la fosse, et lu veux faire mourir les autres. Est-ce que tu n'as

pas assez de sang sur la conscience?
— Mais quel saint es-tu toi-même,? repartit Béloborodoff; d'où te vient cette pitié ?

Sans doute, répondit Khlopoucha, moi aussi je suis un — Sans doute, repondit Kidopoucha, moi aussi je suis un peicheor, et cette main... (il ferma son poing osseux, et retroussant sa manche, il montra son bras velu), et cette main est coupable d'avoir versé du sang chrétien. Mais j'ai thé mon eamenn, et non pas mon hôte, sur le grand chemm filtre et dans le bois obscur, mais non à la maison et derrière le poèle, avec la hache et la massue, et non pas avec des commerages de dans le bois obscur. de vieille femme, »

vieillard détourna la tête, et grommela entre ses dents

« Narines arrachées

Que murmures-tulà, vieux hibou 9 reprit Khlopoucha; je Che murimes-tria, vicux inibut "perit kinoponeta, je Cen domerai des narines arrachées; attends un peu, ton temps viendra aussi. J'espère en Dieu que tu flaireras aussi les pincettes un juur, et jusque-là prends garde que je ne t'ar-rache ta vilaine barbiche.

pincettes un jour, et jusque-la prends' garde que je ne t'arrache la vilaine harbiche.

— Messieurs les généraux, proféra Pougatcheff avec dignité,
finissez vos querelles. Ce ne serait pas un grand malbeur
si tous les chiens galeux d'Orenbourg frétiflaient des jambes
sous la même traverse; mais ce serait un malheur si nos bons
chiens, à nous, se mordaient entre eux. »

Khlopoucha et Bélobordoff ne dirent mot, et échangèrent
un sombre regard. Je sentis la nécessifé de changer le suyet
de l'entretien, qui pouvait se terminer pour moi d'une fort
désagréable laçon. Me lournant vers Pougatcheff, je lui dis
d'un air souriant : «Ah! Javais oubhé de te remercier pour
ton cheval et tou touloup. Sans toi je ne serais pas arrivé jusqu'à la ville, car je serais mort de frois demandere le trajet. »

Ma ruse réussit. Pougatcheff se mit de bonne humeter, «La
beauté de la dette, c'est le payement, ne fit-il avec son labituel etignement d'œil. Conte-moi maintenant l'histoire; qu'astu à faire avec cette jeune fille que Chvabrine persècute?

— Elle est ma liancée, répondis-je à Pougatcheff en m'apercevant du changement lavorable qui s'opérait en lui, et ne
voyant aucun risque à lui dire la vérité.

— Ta liancée! s'écrie Pougatcheff; pourquoi ne me l'astu pas dit plus tôt! Nous te marierons, et nous nous en donnerus à lus nous en donne-

— Ta fiancée! s'écria Pougatcheff; pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt! Nous te marierons, et nous nous en donneto pas ou plus ort. Nois te maierous, et nous nois en donne-rous à les noces, » Puis, en se tournant vers Bélobacodof; « Ecoute, feld-maréchald, lui dit-il; nous sommes d'anciens aunis, Sa Seigneurie et moi; mettons-nous à souper. Demain nous verrons ce qu'il faut faire de lui; le matin est plus sage

J'aurais refusé de bon eurur l'honneur qui m'était proposé Mais je ne pouvais m'en défendre. Deux jeunes filles Cosa-ques, enfants du maître de l'islá, couvrirent la table d'une nappe blanche, apportérent du pain, de la soupe au poisson et des brocs de vin et de bière. Je me trouvais ainsi pour la seconde fois à la table de Pougatcheff et de ses terribles com-

seconde fois à la table de Pougatcheff et de ses terribles compagnons.

L'orgie dout je devins le témoin involontaire continua jusque bien avant dans la muit. Enfin l'ivresse finit par triompher des convives. Pougatcheff s'endormit sur sa place, et ses compagnons se levèrent en me faisant siene de le faisser Je sortis avec eux. Sur l'ordre de Khlopoucha, la sentinelle me conduisit au grefle, où je trouvai Savélitich, et l'en me laissa sent avec hit sous elef. Mon menin était si étonné de tout ce qu'il voyait et de tout ce qui se passait autour de lui, qu'il ne me fit pas la moindre question. Il se coucha dans l'obst urité, et je l'entendis longtemps gémir et se plaindre. Enfin il se mit à ronfler, et moi, je n'abandonnai à des réllexions qui ne me laissierent pas fermer l'iril un instant de la nuit.

Le londemain matin on vint m'appeter de la part de Pougatcheff. Je me rendis chez lui. Devant sa porte se tenait une kibitka attelée de trois chevaux tatares. La foule encombrait la rue. Pougatcheff, que je rencontraidans l'antichambre, était vêtu d'un habit de voaze, une pelisse et un bounet kirghises. Sis convives de la veille l'entouraient, ayant pris un air de somission qui contrastati fort avec eq que j'avaix vu le soir précédent. Pougatcheff une dit gaiement bonjour, et m'ordouna de m'assecuir à ses cutés dans la kibitka.

Nous primes place, «à la forteresse de Bélogorsk, » dit Pongatcheff au robuste cocher tatare qui, debout, dirigeait l'attelage. Mon cœur hattit violemment, Les chevaux s'élancèrent, la clochette tinta, la kibitka vola sur la neige.

« Arrête! arrête! » sécria une voix que je ne connaissais que trop; et je vis Savélitich qui courait à notre rencontre. Pougatcheff lit arrêten, e o mon père Pêdr Andrétich, criat moin meniu, ne m'abandonne pas dans mes vicilles amnées au milieu de ces seél. ...—Alt vieurs hibo, dit Pongatcheff, Dien nous fait encore rencontrer. Voyons, assieds-t i sur le devant.

— Merci, tzar, merci, mon propre père, répondit Savélitich

devant

devant.

— Merci, tzar, merci, mon propre père, répondit Savéliitch en prenant place; que Dieu te donne ceut années de vie pour avoir rassuré un pauvre vieillard. Je prierai touts na vie Dieu pour toi, et ne parlerai plus jamais du toulom de hèvre. « Ge touloup de lièvre pouvait à la fin facher sérieusement Pouzatcheft. Mais l'usurpateur n'eutemolit pas ou affecta de ne pas entendre cette mention déplacée. Les chevaux se remirent au galop. Le peuple s'arrétait dans la rue, et chacun nous saluait en se courbant jusqu'à la ceinture. Pougatcheff distri-

buait des signes de tête à droite et à ganche. En un instant nous sortimes de la hourgade et primes notre course sur un

chemin bien fravé.

On peut aisément se figurer ce que je ressentais. Dans quelques heures je devais revoir celle que j'avais crue perdue jamais pour moi. Je me représentais le moment de notre réu nion; mais aussi je pensais à l'homme dans les mains duquel se trouvait ma destinée et qu'un étrange concours de cirse trouvait ma destinée et qu'un efrange concours de err-constances attachait à moi par un lien mystérieux. Le me rappedais la cruauté brusque et les habitudes sanguinaires de celui qui se portait le défeuseur de min amante, Pongatcheff ne savait pas qu'elle fut la fille du capitalne Mironoff; cliva-brine, poussé à bout, était capable de fout Ini réveler, et Pouzatcheff pouvait apprendre la vérifé par d'autres voies. Alors, que devenait Marie? A cette idée un frisson subit par-cuardi ma corns et mos choesies es describes que un relati

courait mon corps, et mes cheveux se dressaient sur ma lète. Tout à coup Pongatchell interrompit mes réveries : « A

Tout à comp l'ougatehell interrompit lines reveries; «A quoi, Votre Săigneurie, dit-ii, daines-tu penses ri s-iere? — Comment veux-tu que je ne pense pas 7 répondis-je, je suis un officier, un gentilhomme; hier encore pe te faisais la guerre et maintenant je voyage avec toi, dans la même voiture, et tout le bonheur de na vie dépend de toi. — Quoi donc? dit l'ougatcheff, as-tu peur? «

Je répondis qu'ayant déjà reçu de lui grâce de la vie, j'espondesia, non-seullement en sa bienveillance, quais encore en

non-seulement en sa bienveillance, mais encore en

son aide

« Et tu as raison, devant Dien tu as raison, reprit l'usurpaent tu as via que mes gaillards te regardaient de travers; encore aujourd'hui, le petit vieux voulait me prouver à toute force que tu es un espion et qu'il fallait te mettre à la tor-ture, puis te pendre. Mais pe n'y ai pas consenti, ajouta-t-il en baissant la voix de peur que Savétitch et le Tatare ne l'en-tendissent, parce que je me suis souvenu de ton verre de vin et de tou Todorn. To vici hoir eura en maiorement heme. et de ton touloup. Tu vois bien que je ne suis pas un baveur de sang, comme le prétend ta confrérie. »

Me rappelant la prise de la forteresse de Bélogorsk, je ne crus pas devoir le contredire, et ne répondis mot, « Que dit-on de moi à Orenbourg? demanda Pougatcheff

après un court silence.

— Mais on dit que tu n'es pas facile à mater. Il fant en convenir, tu nous as donné de la besogne, »

convents, to nous as nome ne ta besigne, **
Le visage de l'assurpateur exprima la satisfaction de l'a-mour-propre, «Om, me dit-il d'un air glorieux, je suis un grand guerrier. Connait-on chez vous, à Orenbourg, la ba-taille d'lonzeieff 1/2 Quarante généraux ont été fués, quatre armées Lites prisonnières. Crois-tu que le roi de Prusse de ma force ? »

La fanfaronnade du brigand me sembla passablement drôle, « Qu'en peuses-tu tot-même? lui dis-je; pourrais-tu battre Fredêrie?

— Fedor Fédorovitch (2)? et pourquoi pas? Je bats bien vos généraux, et vos généraux l'ont battu. Jusqu'à présent mes armes ont été heureuses. Attends, attends, tu en verras

mes armes out ele heureuses. Atlends, altends, fu en verras bien d'autres quand je marcherai sur Moscon?» — Et to comptes marcher sur Moscon?» L'usurpateur se mit à rélféchir; puis if dit à demi-voix : » Dieu sait... nu rue est étroite... j'ai peu de volonté... mes garçons ne m'obéissent pas... ce sont des pillards... il me faut dresser l'orcible... au premier revers ils sauveront leurs cous avec ma tile.

- Eh bien! dis- je à Pongatcheff, ne vandrait-il pas mieux les abandonner toi-même avant qu'il soit trop tard, et avoir recours à la clémence de l'impératrice? »

Pougatcheff sourit amèrement : « Non, dit-il, le temps du repentir est passe; on ne me fera pas grâce; pe continuerai comme j'ai commencé. Qui sait?... Peut-être!... Grichka Otrépieff a bien été tzar à Moscon.

Otrépiell a bien été tzar à Moscou. — Cultedre ... Griebka — Mais sais-tu comment il a lini? On l'a jeté par une fenètre, on l'a massacré, on l'a brûbé, on a chargé un canon de sa cendre et on l'a dispersée à tous les veuts — Le Tatare se mit à fredouner une chanson plaintive; savéliteb, font endormi, vacillait de côté et d'autre. Notre kibrika glissait rapudement sur le chemin d'hiver... Tout à ceup j'appreçus un petit village bien conni de mes yeux, avec une palissade et un clocher sur la rive escarpée du latik. Un quart d'heure après, nous entrions dans la forterese de Bélozorsk.

XII

L'ORPHELINE.

La kilotka s'arrêta devant le perron de la maison du commandant. Les habitants avaient reconnu la clochette de l'at-telage de Pougatcheff et étaient accourus en foule. Chyabrine vint à la reucontre, de l'usurpateur ; il était vétu en Cosaque et avait laissé croitre sa barbe. Le traitre aida Pougatchell à

et avait laissé croitre sa barbe. Le traitre aida Poneatelo d'assortir de volture, en experimant, par des paroles obséquienses, son zele et sa poie. A ma vue il se troubla; mais, se remetant bientot : «Tues avec nous? ditél; ce devrait être depois longtemps. » de détounnal la fête sans bir répondre.

Mon cœur se serra quand nous entrâmes dans la petile chambre que pe comarissais si bien, où se voyait encore, contre le mur, le diplôme du defout commandant, comme une triste épitaple. Pougateloff s'assit sur ce même sopha où maintes fois tvan Konzmitch s'était assoupi au bruit des grondernes de sa femme. Clivabrine apporta hii-même de l'eau-de-vic à son chef. Pougatelonf en but un verre, et lui dit en me désignant : «Offres-en un autre à Sa Seigneurie, » Chyabrine s'apporche de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les apporches de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les apporches un en de l'entrait ou me désignant en contrait de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les apporches de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les de moi avec son daleau; e me déteunrait nour les de la contrait de me distance. approcha de moi avec son plateau; je me détournat pour la seconde fois. Il semblait hurs de hii-même, Avec sa linesse seronde los sembla de la conference. Avec sa misses ordinaire, il avait devine sans donte que Pongatcheff n'était pas content de lui. Il le regardait avec fraveur et moi avec mé-fiance. Pongatcheff lui fit quelques questions au l'étal de la forteresse, sur ce qu'on disait des troupes de l'impératrice

(1) Légère escarmouche où l'avantage était reste à l'ougat cheff.—(2) Nom donne à Frederic le Grand par les soldats russes

et d'autres sujets pareils. Puis, tout à coup, et d'une manière

el d'autres sujets parvise, aus rout a consections de la mattenduc : « Diss-moi, mon frère, demanda-f-il, quelle est cette jeune fille que tu tiens sous garde? Montre-la-moi, » Chyabrine des unt pade comme un mort. « Frar, dit-il d'une voix tremblante, tzar... elle n'est pas sous garde... elle est au dans sa chambre

nt..., dans sa chambre.
—Mêne-moi chez elle, » dit l'usurpateur en se levant, Il
était impossible d'hésiter. Chvabrine conduisit Pougatcheff dans la chambre de Marie Ivanovna. Je les suivis.
Chvabrine s'arrêta dans l'escalier: a l'zar, dit-il, vous pou-

vez exiger de moi ce qu'il vous plaira; mais ne permettez pas qu'un etranger entre dans la chambre de ma femme.

qu'ini etranger entre dans la chambre de ma semme.

— Tu es marié l'n'écriai-je, prêt à le déchire.

— Silence l'interrompit Pongateheff, c'est mon affaire. Et toi, continua-t-il en se tournant vers Chvabrice, ne fais pos l'important. Qu'elle suit la femme on non, j'amène qui je veux chez elle. Votre Seigneurie, suis-moi. »

A la norte de la chambre Chyabrine s'arrêta de nonveau et

A la porte de a traditive variantire s'arrea de dividence dit d'une voix entrecoupée : « Tear, je vous prévient qu'elle a la fièrre, et depuis trois jours elle ne cesse de délirer.

— Ouvre, » dit Pongatcheff.
Chyalerine se mit à jouiller dans ses poches et finit par dire

qu'il avait oublie la clef. Pougatcheff poussa la porte du pied ;

qu'il avait outine la cei. Pougattiva pasce raines. La serrure céda, la porte s'ouvrit et nous entraines. Je jetai un rapide coup d'ori dans la chambre et faillis m'évanouir. Sur le planeher, et dans un grossier vétement de paysanne, Marie était assise, pâle, maigre, les cheveax épars. vanouir. Sur le panteuer, companyante, les chevenx épars, paysanne, Marie était assise, pâle, maigre, les chevenx épars. Devant elle se trouvait une cruche d'eau reconverte d'un morceau de pain. A ma vue elle frémit et poussa un cri per-

cant. Je ne saurais dire ce que J'eprouvai... Pougateheff regarda Chyabrine de travers et lui dit avec un amer sourire : « Ton hòpital est en ordre! » Puis, s'approchant de Marie: «Dis-moi, ma petite colombe, pourquoi

ton mari te punit-il ainsi?

—Mon mari!reprit-elle; il n'est pas mon mari; jamais jo ne serai sa lemme. Je suis résolue à mourir plutôt, et je moui

rasseral salemme, lesais resonne a mourir punot, et je mour-rai si l'on ne me délivre pas, » Pougatchell lança un regard furieux sur Chyabrine : » Tu as osé me tromper, s'écria-t-il ; sais-tu, coquin, ce que tu mé-

Chyabrine lomba à genoux.

Cavarrina ionna a genioux.

Alors le mépris étoufa en moi dont sentiment de haine et de vengeance. Je recardai avec dégoût un genuilhomme se trainer any pieds d'un déserteur cosaque. Pongat-heff se laissa fléchit, « de le pardonne pour cette fois, dit-il à Chyabrine; tonis sache bien qu'à ta première faute pe ne rappel-lerai cells-là, » Puis, s'adressant à Marie, il luidit avec dou-

cent; a Sors, jobe tille, je te donne la liberté; je suis le tzar. » Marie Ivanovna lui jeta un coup d'œil rapide, et devina que c'était l'assassin de ses parents qu'elle avait devant les yeux. Elle se cacha le visage des deux mains, et tomba sans ronnaissance. Je me précipitais pour la secourir, lorsque ma rieille connaissance Palachka entra fort hardiment dans la chambre et s'empressa autour de sa maîtresse. Pongatchell sortit, et nous descendances tous trois dans la piece de récep-

« Eh bien! votre Seigneurie, me dit Pougatcheff en riant, nons avons délivré la joine fille ; qu'en dis-tu? ne lan brait-l pas envoyer chercher le pope, et lui faire marier sa mèce. Si tu veux, je serait ton pere assis. Chyabrune le garçon de noce, puis hous nous mettrons à boire, et nous fermerons les

Le que je redoutais arriva, Dés qu'i, entendit la proposition de Pouzatcheff, Chyabrine perdit la tête.

* 1zar, dit-il enforeur, je suis coupable, je vous ai menti; mais Grineff aussi vous trompe. Cette jeune fille n'est pas la nièce du pope; elle est la fille d'Ivan Mironoff, qui a été supplicié à la p

icie à la prise de cette forteresse, » Pongatcheff darda sur moi ses yeux flamboyants. • Qu'est-ce que cela vent dire! s'écria-t-ifavec la surprise

Qu'est ce que cela vent due : s'evras-t-navec a sur prise de l'indigation.
 — Chvalorine la dit vrai, répondis-je avec formeté.
 — Tu ne m'avais pas dit cela, reprit Pongatcheff dont le visage s'assambrit tout à coup.
 — Mais, sois-en le juice, luirépondis-je, pouvais-je dét laret devant les geus qu'elle était la lifte de Mironoff! ils l'enssent déchirée à belles dents ; rien n'aurait pu la sauver.
 — Tu se pourtant avison, did Pongatcheff, mes jivrognes

Tu as pourtant raison, dit Pouratchell, mes ivrognes n'auraient pas épargné cette pauvre tille; ma commère, la femme du pope, a bien fait de les tromper.

n'auraeut pas epargie ceue pauvie me, in formie du pope, a lien fait de les tromper. — Econte, cartinuai-je en voyant sa boune disposition ; je ne sais comment l'appeler, et ne veux pas le savoir. Mais Dien voit que je serais pret à le payer de ma vie ce que tu as fait pour moi. Seutement, ne me demande tren qui soit as fait pour moi. Seutement, ne me demande tren qui soit contraire à mon houneur et à ma conscience de chrétien. Tu

contraire à mon houneur et à ma conscience de chrétien. In es mon herfiateur; tim's comme tu as counneuré Lasse-moi aller avec la panyre orphéline là où Dien nous menera. Et nous, quoi qu'il Carrive, et cù que tu sos, nous practons Dieu chaque jour pour qu'il veille au salut de ton ame... « Je parus avoir bouché le cour farouche de Pougatehaff. « Qu'il soit fait comme tu le déstres, dil-il; if faut puni jusqu'au bout, ou pardonner jusqu au bout; c'est là ma con-tune. Prends ta helle, emmêne-la où tu veux, et que Dieu vois doune amour et raison, «

un sauf-conduit pour toutes les batrières et forteresses son-mises à son pouvoir. Chyabrine se tenationnobile et conune petrific Pougatcheff alla faire l'inspection de la forteresse; Chyabrine le suivit, et moi je restat, pretextant les prepara-

Je courus à la chambre de Marie; la porte était fermée, Je

Oni est là? » demanda Palachka, Je me nonqual. La douce

îx de Marie se lit entendre derrere la porte. « Attendez, Prôtr Andréttch, dit-elle, je change d'habille-ent. Allez chez Akoulina Pamphilovna ; je m'y rends à l'in-

obéis, et gagnai la maison du père Garasim. Le pope et

sa femme accoururent à ma rencontre. Savéliitch les avait

sa femme accoururent à ma rencontre. Savéliitch les avait déjà prévenus de tout ce qui s'était passé.

a Bonjour, Piôtr Andrentich, me dit la femme du pope. Volla que Dieu a fait de telle sorte que nous nous revoyons encore. Comment allez-vous ? Nous avors parlé de vous chaque jour. El Marie Ivanovna, que n'a-t-che pas souffert sans vous, ma petite colombe. Mais dites-moi, mon pere, comment vous en clès-vous fré avec Pougachelell Comment ne vous a-t-il pas tué? Eh bieu, pour cela, merel au scélérat.

— Finis, vicitle, interrompt le père Garasim; ne radote pas sur tout ce que tu sais; à trop parler, point de saint. Entitez, Piòtr Andreitch, et soyez le bien-venu. Il y a long-temps que nous nous sommes vus.

temps que nous nons sommes vus. »

La femme du pope me tit honneur de tout ce qu'elle avait La femme du pape me ut nomeur de tout ce, qu'ene avant sons la main, sans cesser un instant de parler. Elle me ra-conta comment Chyabrine les avait contraints à lui livrer Ma-rie Ivanovna; comment la pauvre fille pleurait et ne voulant pas se separer d'euv; comment elle avait eu avec eux des re-lations continuelles par l'entremise de Palachka, fille adroite etrés due, qui faisait, comme on dit, danser l'ouriaduck lui-même au son de son flageolet; comment elle avait rouseillé même au son de son flugeolef; comment ene avait conseille à Marie l'anovara de m'étrire une lettre, etc., etc., be mon coté, je lui racontai en peu de mois men histoire. Le pope et sa temme firent des signes de croix quand its entendirent que Poucatcheff savait qu'ils l'avaient trompé.

« Que la puissance de la croix soil avec nous! disait Akonlina Pamphilovna; que Dieu detourne ce nuage! bien, Alexei

that Famphinota, spie inter decourae de mage, ouen, viewer Wanitele, bien, fin renard !» En ce moment, la porte s'ouvrit, et Marie Ivanovna parint, avec un sourre sur son pâle visage. Elle avait quitté son vé-tement de paysanne, et venait habiliée comme de coutume. simplicité et bienseance.

tenient no paysanne, et venat habilice comme de coulume, avec simplicité et bienséance. Je saisis sa main, et ne pus pendant longlemps prononcer me seule parole. Nous ga dious tous deux le silence par plenitutule de cœur. Nes hôles sentirent que nous avions autre chose à faire qu'à causer avec eux, ils nous quittérent. Nous restaines seuls. Marce me raconta tout ce qui lui châti arrivé depuis la prise de la forteresse, me dépeignit toute l'horreur de sa situation, tous les tourments que lui avait fait souffiir l'infame Chyabrine. Nous rappelânces notre heureux passé, en versant tous deux des larmes. Enfin je pus lui cemmuniquer mes projets. Il lui était impossibé de dementer dans une forteresse soumis é l'ougatehelf et commandée par Chyabrine. Je ne pouvais pas non plus penser à nous réfusicie dans Orenbourg, qui souffrait en ce moment toutes les rabamités d'un siège. Marie n'avait plus un soul parent dans le monde. Je lui proposai donc de se rendre à la maison de compagne de mes par vits. Enle fut toute surprise d'une telle proposition. La maiyarise disposition qu'avait moutree non perce position. La maiyarise disposition qu'avait moutree non perce par la contraction de mes parties d'un avait moutree non perce par la contraction de mes parties d'un avait moutree non perce par la contraction de mes parties d'un avait moutree non percentier. pagne de mes parents Eule in Come surprise d'une telle pro-position. La mauvaise disposition qu'avant montrere non pere à son egard lui faisait peur. Je la tranquillisai. Je savais que mon père tiendroit d'acvoir et à homeur de recevcir chez lui la fille d'un véteran mort pour sa patrie.

« Chère M ric, lui dis-pe culin, pe le tegarde comme ma femme. Des événements étranges nous out réunis irrévoca-

blement. Rien au monde ne saurait plus nous séparer, a Marie Ivanovna m'écoutait dans un silence digne,

diene, sans Marie Francova in Securiar usus for sucher under some feinte timidité, sans minanderies déplacées. Elle seutart aussi bien que moi que sa destinée était irrevocablement liée à la misone; mais elle répeta qu'elle us serait ma fenue que de l'aveu de mes pavents. Je ne trouvai rien à réplaquer. Nous tombames dans les bras l'un de l'autre, et mon projet devint

tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et mon projet devint notre commune résolution.

Une heure après, l'ourradank m'apporta mon sanf conduit avec le grifonnage qui servait de signature à l'ougatchell, et n'aumong que le trar n'attendait chez hii. Je le trouvai poté à se mettre en route. Comment exprimer ce que pe ressentais cu présence de cet homme terriblect cruel pour tous, excepte pour moi seul? Ut pourquoi ne pas dire l'entière vérité? Je sentais en ce moment une forte sympathic m'entrainer vers bui. Je désirais vivement l'arracher à la horde de bandits dont il ctail le chef et sauver sa téje avant moi l'foit trou tord de int, we destrais viscolated rationer a in order to banditis don't il etail be chel et sauver sa fele avant qu'il fut trop fard, la présence de Chyadrine et la foule qui s'empressait autour de rous m'empéchérent de lui exprimer tous les sentaments dont mon ceur était plein.

dont mon ceur était plein.

Nous nous séparâmes en amis. Pougatcheff aperçut dans
la foule Akoulina Pamphukova, et la menaça amicalement du
doigt en clignant de l'œil d'une manière sumificative. Pins il
s'assit dans sa kibrika, en domant l'ordre de retourner à
Berd, et lorsque les chevaux prirent leur étan, il se pencha
hors de la voiture, et me cria :
« Adieu, Volre Seigneurie; pent-être que nous nous revermis fruper.»

verrous encore, a

En effet, nous nous sommes revus une autre fois; mais

dans quelles circonstances; Pour atcheff partit de regardai longtemps la steppe sor la-quelle glissait rapidement sa *kibatka*, La foulese dissipa, Clivi there gussant aparentents a tratifia. La fontese dissipa, Lfavi-brine dis partit. Je regagna la mais on du pop e, oi tout se pre-parait pour notre dispart. Notre petit bazage avait éte mis dans le viell equipage du comma lant. In un unstant les chevanx furent attelés, Marie alla dire un dernier adien au tombean de ses parents enterrés derriere l'eglise. Je vouluis l'y con-duire; mais elle me pria de la laisser aller seule, el revint l'indét avaice un corsone de l'envir l'autient de la conduire; mais elle me pria de la laisser alter seule, el resunt làcintôt après en versant des larmes silencienses. Le père Ga-rasim el sa femme sortirent sur le perron pour nous recon-duire. Nous nous rangeames à trois dans l'intérieur de la ktoitka, Marie, Palachka et moi, el Savélittch se jucha de nouveau sur le devant.

« Adieu Marie - Ivanovna, notre chère colombe; adieu, Piòtr val. (ich. unte loga durant gans disait la bange formandi.

Andreiteli, notre beau trucon, nous disait la bonne femme du pope; bon voyage, et que Dieu vous comble tous deux de

Nous partines. Dervière la fenêtre du commandant, j'aper-cus Chyabrine qui se tenait debout, et dont la ligure respirait une sombre hame. Je ne voulus pas triompher làchement d'un

ennem humilié, et détournai les yeux.

Enfin, nous franchimes la barrière principale, et quittâmes pour tonjours la forteresse de Bélogorsk.

(La suite à un prochain numéro,)

Épisodes de l'histoire d'une nation sauvage, ou les bienfaits de la civilisation, par Cham. — Deuxième partie.



atigné de voir sa nation se peindre continnellement le corps en rouge et en bleu, le Nuage-Blanc fabrique une énorme marmite de liquide galvanique,



Et il raméee l'age d'or en faisont plonger dans cette marmite toute la race i-o-way, qui devicot à Mais, par un effet du procédé gaivan'que, le Nunge-Blanc se trouve, quinze journ ny res, couveran de 15,000 migres.





Le Nuage-Blanc profite de cette cir-constance pour faire travailler ses sujets comme de véritables nègres.



Mais ce travail forcé fait tellement maigrir la race i-o-way, que le Nuage-Blanc, craignant qu'e le ne périsse, la met immé liatement au régime du racaliout des Arabes.





Le Nuage-Blanc lui fait faire des exercices gym-nistiques pour lui rendre toute son agilité pri-mitive.



Le peuple i-o. way devient tellement agile que le Nuage-Blanc profite de la circon-stance pour créer un corps de sapeurs-pompiers parcil à celui du colonel Paulin.





Le peuple i-o-way envoie une deputa-tion au Nuage-Blanc pour le supplier d'arrêter les progrès de la civilisation.



Le Nuage-Blanc exécute imn édiatement des passes magnétiques et endort, sans leur répondre, tous les envoyés.



Le Nuage-Blanc les faisant passer pour morts se de-barrasse du parti mécontent en le faisant enterrer.



Continuant l'œuvre de la civilisation, le Nuage-Blanc fait planter la vigne,



Laré olte faite, les 1-o-Ways commencent à prendre golt à la civilisation.



Les maris se me teut à battre leur femme.

Épisodes de l'histoire d'une nation sauvage, on les hienfaits de la civilisation, pac Cham. — Deuxième partie.



Lee fi.a meultent leur père.



Le Nuage-Blanc voit son autorité méconnuc.



Le Nuage-Blanc, enfermé data son palais, ettend que la nation soit dégrace, il commence a craiodre d'a-



La nation s'étant dégrisée, le Nuage-Blanc



Plais à da'er de ce jour, les I-o-Ways se griseot régul èrement tous les dimanches et tous les lundisbattent leurs femmes, et méconnaissent l'autorité



Voulant arrêter les progrès du mal, le Nuage-Bianc envoie toute la nation à l'école pour apprendre à lire'el à écrire.



Ayant appris à écrire, les 1-o-Waya écrivent des pamplifets contre le Nuace-Blace.



Ayant appris à lire, les 1-o-Ways lisent les pamphiots publics contre le Nuage-



Le Nuage-Blanc arrache de désempoir tous les poils de son bonnet, en reconcessant l'effreuse boulette qu'il vient de commettre en répandant les bienfaits de l'instruction,



Cependant, une partie de la nation l-o-way s'étant révoltée le Nuage-Blane assemhie soo armée, et decore tousses soldats sans exception, par maniere d'encourage ment.



De son côté, le chef des insurgés assemble as troupe, et termine se harangue, s'engageant, avant le coucher du soleil, à boire un grog dans le crâne de son ennemi le Nuage-Blanc,



Arrivees en presen e l'une ide l'autre, les deux



Et tirent toi te deux à la f » ave une si admirable ; c s. n, que tous les soliats to be t blewes a mort.



Les femmes, qui il ruient la nouvelle, ne voulent prese mettre à table avant le retour de leurs mans, moururent toutes de faim.

Bulletin bibliographique.

Histoire de la Conquête du Mexique, avec un tableau préliminaire de l'ancienne civilisation mexicaine, et continnée jusqu'à la mort de Fernand Cortez; par M. WILLIAM II. PRESCOTT, et publié en français par M. AMÉDÉE PICHOT, auteur de l'Histoire de Charles-Édouard. 5 vol. in-8. Prix, 18 fr. - Chez Firmin Didot, rue Jacob.

Prix, IS ir. — Chee Firmin Didot, rue Jacob.

Les sujets populaires en histoire sont ceux où s'introduit et se perpetue le plus grand nombre d'erreurs, La critique de notre temps, qui ne se contente plus des traditions pedeques et des caracteres romanesques, se voit souvent forcée de combattre et de refuire la tradition cle-une qui guage chez les anteurs contemporains. C'est ce qui est arrivé à l'historien americain qui a osse le premier ecrire sur Cortez et ess aventureux compagnous, sans copier ni slois, ni llerrera, ui Bernad Diaz. M. W. H. Prescott a consaite ex chromèqueurs avec une juste dehance, mais, sans le partii pris de les contredirer, heureux, an contraire, de contra le consaite ex chromèqueurs avec une juste dehance, mais, sans le partii pris de les contredirer, heureux, an contraire, de capifis ort curs récits par l'eradition des preuves, toutes les fois surfoit, avoit de la forme emphanemes vrais et impartiaux, independamment de la forme emphanemes vrais et impartiaux et le capitis intereits qui dictérent leurs jugement en en partie de la forme emphanement en partie de la forme emphanement de sont de la capitis en partie de la forme emphanement en partie de la forme emphanement en partie de la forme emphanement emphanement en partie de la forme en partie de la forme en partie de la forme en partie valuement en la forme de la forme partie valuement en la forme de la forme de la forme de la forme partie valuement en la forme de la fo

Nous n'essayerons pas d'analyser les trois volumes de M. Prescott, les évenouents sont trop multiplies dans le cadre qui les
renferme. L'introduction seule est une histoire complète en ellemème, car l'anteur americain y remonte jusqu'à l'origine des
peuples dont Cortez venait bouleverser toute la civilisation. C'etait à un empire civilisé, en elfet, et uonà des peuplades sauvages,
que les Espagnols propusaient de recomaître leur propre sonverain. Jusque dans ce qui cioque le plus les ideces europeennes,
chez les labitants de l'Analuna; les conquerants trouvaient les
preuves d'une intelligence cultivée et d'une adresse manuelle
capable d'executer les plus difficiles conceptions de l'art. Tout
prie à croire entin que, devant l'invasion etranger, les chets
et les prêtres exaltèrent le fanatisme du peuple comme une expression de sa nationalité, bien plus que d'une retignon fondee
sur la foi vive. Pour les hautes classes, le culte idolâtre des
Mexicains rétait dejà plus qu'un symbole, comme la mythologie grecque pour les hommes politiques d'attènes. En tout cas,
incapables de prêcher leur propre retigion en philosophes, les gie greeque pour les hommes politiques d'Athenes. En tout cas, incapables de précher leur propre religion en phinsophies, les Espagnols opposerent toujours finatisme à fauatisme, sans que nous puissions faire une exception en laveur de leur chef Cortea, homme superieur comme capitaine et politique, mais plus into-lerant qu'un mône inquistieur dans sa creyaure, et oubliant les vrais principes du christianisme, dès qu'il s'agissait de propa-cambé christieume.

lerant quantitation de la christianisme, des quantitation vais principes du christianisme, des quantitations quantitation de la christianisme de l

lerant qu'un moine inquisiteur dans sa crevaureé, et obbliant les vrais principes du christianisme, dès qu'il s'agissait de propagande chrettenne.

Ce n'est pas un des moindres merites de M. W. H. Prescott, d'avoir bien apprécie ce caractère bizarre de Fernand Cortez, plus propre à inspirer ou poête dramatique qu'un historien. Il y est parvenn, non par one théorie, mais par la simple logique des faits. Il en resulte que dans l'ouvrage de N. Prescott, le caractère de Cortez nous intéresse comme une étude psycologique, et copendant l'analyse interrompt bien rarement la narration. L'impartialité de l'historien à l'égard de Cortez semble difficile quand on consulte ses contemporains: Cortez eut presque autant d'ennemis que d'amis, parce qu'il était de ces hommes qui n'excitent faiblement ui l'amour ni la baine. Mais il y avai en lui cet instinct de grandeur qui met tout de suite un chef à la bauteur de sa fortune. Selon nous, il y a toujours quelque chose du co-medien dans un politique charge de conduire les hommes, et bien certainement Cortez jona plus d'une fois la comedie. Cependant il avait un fonds d'heroisme, puisnoi'n) pat impunement conserver des habitudes de familiarite avec ses soldats, naguere ses eganx, et tour a four indocites et enthousiastes.

Parmi les compagnons de Cortez, comme parmi les Indiens, puisneurs caractères homeriques servent merveillensement a l'insient se compagnons de Cortez, comme parmi les Indiens, puisneurs caractères homeriques servent merveillensement a l'insient se compagnons de Cortez, comme parmi les Indiens, puisneurs caractères homeriques servent merveillensement a l'insient se compagnons de Cortez, comme parmi les Indiens, puisneurs caractères homeriques servent merveillensement a l'insient se compagne de la capitale de Montezuna. C'est la surtout que, saus effort, par le sein en de la mentre de

plus volontiers entre les mains de la jeunesse, et nous ne dou-tons pas qu'il ne soit bientôt dans toutes les hibliothèques des collèges pour y remplacer ces auciennes traductions de soits, qui repandent une foule de notions erronces sur un des plus gra-

colleges pour y remplacer ces auciennes traductions de sois, qui repandent une foule de notions erronees sur un des plus graves evénements des temps modernes.

M. Amédee Pichot consacre quelques pages d'avant-proposé nous faire connaître M. Prescutt et ses ouvrages. L'historien americain a ernellement conspronis as une par ses études patientes et conscienceuses. Il nabite fis ston, et a antrefois patientes et conscienceuses. Il nabite fis ston, et a antrefois patientes et conscienceuses. Il nabite fis ston, et a antrefois patiente de Fredinand et d'Isabelle, ouvrage etal pour le moins au second, et il 5 occupe en ce monent de deux autres grandes histoires, la Congolète du Pérou et la 1're de Philippe II. Pen comu en France, quoispue membre cerrespondant de l'institut, M. Prescott est très-verse dans notre laterature; quelques-uns de ses articles inseres dans la North american flexiew, et reunis en un volume, ont eté inspires par des ouvrages français, entre autrespar la l'ir de Moliève, de M. Taschereau, et l'Exanisur la tiriritativa anglaise, de M. de Châteauhriand. Il avant done toutes sortes de litte sa être traduit dans une langue qui lui est siamilière. Le public doit la traduction de l'Histoire de la Congolète du Mexique a l'auteur de Charles-Edonard, qui a ce pour collaborateurs deux redacteurs de la Revue britonnique. Pour rendre couvensbienent le texte de M. Prescott, il fallait, comme M. Amedee Pichot, connaître également les litteratures espagnole et anglaise. Nois ne doutous pas que, grâce à la version publice par l'auteur de Charles-Edonard, M. Prescott ne devienne rapidement aussi populaire en Frauce qu'en Angleterre et en Amerique.

Histoire de la vie et de l'administration de Colbert, contrôleur général des finances, ministre secrétaire d'État de la marine, des manufactures et du commerce, surintendant des bâtiments; précédée d'une Etude historique sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances; suivie de pièces justificatives, lettres et documents inédits; par M. Pierre CLEMENT. 1 vol. in-8. - Paris, 1846. Guillaumin. 8 fr.

M. Pierre Clement avait entrepris une série d'études histori-M. Pierre Gemein avan entrepris nue serie d'études histori-ques sur l'administration des surintendants, contrôleurs gene-raux et ministres des finances célèbres. Arrivé à l'administration de Colbert, il s'est aperçu que ce sujet, infiniment plus vasie qu'il a'vasit eru à un premier examen, l'entraluerait bien au defà des limites qu'il s'estat d'abord imposées, et au fieu de quelques articles, il a l'ait un livre. C'est celui qu'il offre aujourd'hui au public.

articles, il a lait un livre. C'est celui qu'il offre aujourd'hui au public.

L'histoire de Colhert a été souvent écrite. Forbonnais, de Montyon, Lemontey, et plus récemment, MM. Villeneuve, Bailly, Blanqui, de Villeneuve-Bazgemont, d'Addiffret, de Servicz, semblaient avoir épuise ce sujet. Apres avoir lu le travail si complet et si nouveau suriout de M. Pierre Clément, on reconnaîtra qu'en remontant aux documents originaux et contemporains, soit manuscrits, soit imprimes, l'auteur de l'Atrice et de Padmentstration de Colhert y a trouve une mine des plus riches a peine entainee, et que, grâce a eux, il est parvenu à sortit du vague et des generalites a l'egard d'un certain nombre de questionis importantes que la connaissance de ces documents pouvait seule permettre d'approfondir.

a Été livre, disait tout récemment M. H. Passy, à l'Académie des sciences invanient conçue ir cidigé. Les recherches de l'auteur ont été couronnées de succès. Des correspondances incedites, des memoires manuscrits, des documents enfouis dans les portefeuilles de nos bibliotheques, hii ont tourni des informations neuves et de precieuses lumières. Il fallait, pour en tirer tout le parti désirable, un tact lin et sir, un esprit nouri de fortes etudes, un ingement impartial et calme, et surfout la lanteur d'intelligence qui, en faisant discerner l'ensemble des faits, assigna a chauru às averitable importaoce. Toutes ces qua-lites, M. P. Clément les a deployées, et il a curichi la science economique et l'histoire d'un travail dont le merite est grand et a droit a de sincères cloges.)

nameur o intengence qui cui sussili susceriaer i ensemble unstatis, assigne a cuarun sa veritable importance. Tottes ees qualities, M. P. Glement les a deployées, et il a carrichi la science economique et l'histoire d'un travail dont le merite est grand et a droit a de sincères cloges, a

Nous injointerous rien a cette appréciation si juste d'un juge si compeleut. Nous mous hornerons à indiquer sommairement contre le cette de l'entre de la resultation de ce grand la boau suje d'ented que la vie et l'administration de ce grand la boau suje d'ented que la vie et l'administration de ce grand la boau suje d'ented que la vie et l'administration de ce grand la vie l'entre de l'en

cédee d'une interessante notice sur Fouquet, le fameux surin-tendant des finances, dont madame de Sevigne a rendy le nom immortel. M. Pierre Clement a su rajeunir ce sujet, que l'on

ponvait croire épuisé. He'a surtont présenté sous une lace nouvelle. Jusqu'à present, on a generalement regarde Fouque comme la victime d'une intrigue de cour, et l'on répète même encoré de trè-bonne loi que Louis XIV ne l'analité dans sa conduite, durant toute cette allaire, que par un lache resentiment personnel; enfin, on vent toujours voir l'amant derrière le roi. Mais M. Pierre Clément nous a demante que cette opinion n'etait pas d'accord avec les latts. Pour partager sa conviction, il suffira de lire le projet de revalte qui nouve la condamnation de Fouquet. Ce projet de revalte qui nouve par l'analyse qu'en a faite M. Talon dans son requisiter, qualyse qui faisse dans l'ombre beancoup de particularite, qualyse qui laisse dans l'ombre beancoup de particularite, qualyse, et ne donne le nom d'aucune des personnes sur les pactes Fouchet que tomptait pour faire reussir son plan. M. Feier Clement a vu la représentation exacte de manuserit original, avec tons esses ratures et surcharges; c'est une copie unique pour-étre aujourd'hoi, car il n'en fut gravé que quatorze exemplaires pour le protès. M. P. Clément, qui l'as copiec lui-même, l'a reproduite textuellement,

tes ses ratures et surtuarges; cest une copte ampie personationer blui, car il n'en foi gravé que quatorze exemplaires pour le procès. M. P. Clément, qui l'a copice lui-même, l'a reproduite textuellement.

M. Pierre Clement n'a pas seulement su découvrir un grand nombre de documents incetifs, ou titre des conclusions nonvelles de ceux qui etaient deja connus, il les a classés avec methode et clarte. Chaque chapitre de l'histoire de Colhert est consacre presque en entier a l'examen d'une senle question, et cependant l'ordre chronologique se trouve tres-babiliement concilie avec celui des matières. Ce qui donne surtont une grande valeur à ce travail, c'est le resame historique qui precede l'examen de chaque question. M. Pierre Clement ventil, par exemple, nous expliquer le système industriel de Colhert, il commence par nous apprendre quel etail le système applique avant son ministere; il remonte, dans ses ctudes retrospectives, jusqu'aux epcques les plus reculées. Ce qu'il fait pour l'industrie, il te fait pour l'industrie, il te fait pour les inances, pour la marine, pour la vendiite des offices, en un moi, pour tons les abus que Colhert a reformes, toutes les institutions qu'il a crees en les reconstituant.

Colbert a en de grands defauts; il a commis des creurs graves aum acces defauts et ces erteurs appartenaient autant et loutes les institutions qu'il a crees en les reconstituant.

L'ordre de l'entre l'etal. Dans qu'il dont il ne peut pas être meant de cen maintenant à ceux qui ont eu le lout et à quoi hen rappeler maintenant à ceux qui ont eu le lout et à quoi hen rappeler maintenant à ceux qui ont eu le lout et à quoi hen rappeler maintenant à ceux qui ont eu le lout et à quoi hen rappeler maintenant à ceux qui ont eu le plus grands ministres de la France, le restaurateur de lout et la quoi hen rappeler maintenant à ceux qui ont eu le le restaurateur de loutes les coles, le createur de la marine l'ançaise, le protecteur des la restaures, le reformateur de lous les coles, le createur de la marine l'ançaise,

arts et des sciences.

Nous n'adresserous qu'un seul reproche à M. Pierre Chement: son ouvrage est incomplet. Il n'y manque rien de ce que penvent desirer y trouver un economiste, un administrateur, un homme d'Etai; mais nous regretions, et nous nous appuyons encore sur l'autorité de M. Passy, « qu'il ne contienne pas plus de details sur le milleu où à veu Colhert, et sur les embarras que lui faisaient eprouver les courtisans et les femmes de la couré de Lons XIV. » Comme l'à dit M. Passy, Fouvrage y cût gagne, et l'histoire aussi en efit fait son benetice.

Sur l'instruction publique dans les États sardes, par M. J Depoisien. 1 v. in-8. - Paris, 1846. Jacques Lecoffre.

Le titre de ce livre nous a induit en erreur. Ce n'est pas, en effet, amsi que nous l'axions penne, que statistique de l'instruction publique dans les Euts sardes, que M. J. Depoisier a publice. Nous n'avons trouve dans son ouvrage, aous qu'il nous l'apprend lin-même dans son arach-propos, que des rues plutoi pratiques que theoriques, qu'il a tâche, nous nit-il, de mettre en tarmonte avec le système d'instruction actuel, en combiant les lacunes qu'après un examen attentil, il a cru y apercevoir. En resume, nous dire ce qui devrait etre, c'est nous reveler ce qui est; les reformes reclamees pour l'avenir leront juger des imperiections du présent.

factures qui aptes ou examen atentu, na cut 3 specieron, cui resume, nous dire ce qui deviat cire, c'est nous reveler ce qui est; les reformes reclamees pour l'avenir leront juger des imperiections du présent.

Cet ouvrage se divise en deux parties; dans la première, qui a pour titre : Considerations generales, M. Deposier, apres avor fete un coup d'ent rapide sur l'instruction en Europe, soulève, semine et resout un grand nombre de questions importantes, et aime et resout de la caronicia de l'instruction et na et et aiment de la chronologie, de l'édinction tel religion, de l'instruction et clair, de l'instruction et neueur sage raison et un style conès et clair, de l'instruction et neueur sage raison et un style conès et clair, de l'instruction et neueur sage raison et un style conès et clair, de l'instruction et neueur soule et actionologie, de l'édinction tous les sujets que di servicion de la chronologie, de l'édinction tous les sujets que di servicion de l'indiquer, même sommairement, tous les sujets que di servicion de l'indiquer, même sommairement, bous les sujets que di servicion de l'indiquer, que quelquese-uns manqueut peut-etre des developmements qu'ils exigencient.

« Le programme des ettudes etant determiné par le calendurium, et l'acceptant tel qu'il est, faire voir qu'il y a, dans l'enseignement serondaire, des lacones qui ne fui permettent pas de repondre aux exigences litteraires du siècle, et exposer par quels moyens il serait possible de rendre les etudes plus etendues, plus lortes et plus completes, alin qu'elles pussent tenir un raig honorable parmi les ettudes classiques, qui sont le plus justement celèbres en Europe, tel est, dit M. Depoiser, le probleme que je me suis pose dans ma seconde partie, et que l'au essaye de resondre en traitant separement : l' des études secondaires; 2º de l'emaintaiton; 5º des punitons; 4º du profese que, foueux des dissipants envers les maitres, et de leur insoucance pour donner l'instruction a leur enfants; 8º des bjonhologies et de leur composition. n

Completer et retormer le systeme à instruction des trats sar-des, tel est, en resume, le but principal de M. Depoiser, « le me suis mis a l'œuvre, dit-il, parce que, houteux de voir nos cetudes moins fortes que celles de nos vosins. ¿ la ur l'ambition de contribuer a les relever. Je n'ai pas vontu faire un livre, mais une bonne action, en verant en ande a ceux qui sont charges de l'emerire difficile de l'education de la jeunesse, que tons s'unissent desse, ame, con l'est imags tran monfrent nomp Ligite le hora,

Freutre difficite de l'education de la jeunesse. Que tous s'unissernt donc a moi ron n'est jamas trop nombreux pour laire le biena-Les nobles sentiments qui l'ont inspire et outer, aurain in donc assure à cet ouvrage un glorieux succes, alors même qu'il ent cle moins sagement pense et moins bren cerit. Les nombreuses et solides qualités qu'il le distinguent lui out déja valu, dans les Etats sardes, les plus homorables suffrages. Es perions que M. He-poisier récevrat toutes les récompeuses qu'il ambitionne et qu'il merite, c'est-a-drire qu'il aura la satisaction d'avoir contribue à la reforme des abus dont il a cru devoir se plaindre, et rechaufle les germes de talent et de genne que la nature a senies dans la patrie des Biogny, des l'ichet, des Saint-Real, des Vangelas, des Millet de Chables, des Frizier, des Gerdit, des Berthollet, des Ducis, des Bouvard, des Berger, etc.

En vente chez les principaux marchands de musique de Paris, de France et de l'etranger, Brevet d'invention en France (sans garantie du gouvernement) et à l'etranger, Le principal exercice de cette methode consiste dans l'emploi d'un appareil destine particulièrement aux pronistes, L'appareil ne se vend pas sans la methode, che ceux ensemble, prix lise, 58 fr. Appareils ponr femmes et enfants, même prix, La methode seule, prx lise, 2 fr.; emballage, 2 fr. 50. An depòt, à Paris, chez Mare-Lander, roc Notre-Daune-de-Lorette, 18. On expedie contre un mandat sur Paris (Affranchir.)

INSTRUMENTALE 1010 M. LE Ver Dass. et exclusivement ADOPTÉE PAR

Approuvce et annotce par M. CRUYFU.HIER, professeur d'anatomie à la Faculte de Médecine de Paris.

Par cette méthode, les hommes, jusqu'à trente-cinq ans, et les femmes a tort age, peuvent commencer l'etude de tous les commencer retinge of tous less instruments. Les progrès que l'ou fait sont quatra fois plus rapides, et l'execution que l'on oblient inferimentales boileant que par tonte autre.

A côté de la maison du Pont-de-Fer, En face la rue du Scatier.

BÉPOT GÉNÉRAL: EN 45 MINUTES, GLACES, SORBETS, CHAMPAGNE FRAPPÉ,

DÉPOT GÉNÉBAL: 12. BUUTEVARD POISSONNÉBE, A côté de la maison du Pont-de-Per, En face la rue du Sentier.

t CHARDIN

e curs

DEMARSON

Pour

W W

13

吕。至

E

du Ro

Par les plus fortes chaleurs et sous tous les climats. En face la rue du Scatter.

On obtient, avec les GLACIERES PARISHENNES du houlevard plus indicente, 12, la congélation compléte de l'ean, des crèmes, des sirons preparés, du punch a la romaine, etc., a l'aide d'un melange refrigerant d'ean ordinaire et d'us set, al sai tyothèsses que retuit explore extravers, con revort la dats la societ, a la societ, a l'explore per criste Les variables es faites à la societ, a l'entre public, aides et us travarables, de leur emploi facile, et surfont de ce sa paparables que leur emploi facile, et surfont de cal avantac (varpadatale que l'exporta fait à M. de Ministage de la Glebre par le Conseil de l'explore par le dans les control de cal avantac (varpadatale que l'exporta fait à M. de Ministage de la Glebre par le Conseil de l'explore par le dans les conseils de l'explore par le dans les controls de ce surfont de ce la datale de cal appare control d'augre par le dans les controls de leur emploi facile, et surfont de ce la datale de variable que l'explore par le dans les controls de leur emploi facile, et surfont de ce surfont de ce surfont de ce surfont de leur emploi facile, et surfont de ce la facile de ce appareire, no leur emploi facile, et surfont de ce la datale de ce appareire, no leur emploi facile, et surfont de ce la datale de control de control de ce appareire, no leur emploi facile, et sorte de la control de ce surfont de ce surfont de ce surfont de ce appareire, no leur emploi facile, et sorte de control de ce surfont de ce surfont de ce appareire, no leur emploi facile, et sorte de surfont de ce capacité de la control de ce surfont de ce surfont de ce surfont de

mats.

En face la rue du Senuer,
quels donne lieu l'emploi des actors connus jusqu'à ce jour.
Un tarif des accessoures, tels que frappe-champagne a une ou
plusieurs. Fouteilles, sels refrigelands, messures, etc., sera
adresse, acce la hochure explicative, a toute personne qui en
tera la demande tranco.
Prix des appareils: 18 fr., 58 fr. et 55 fr.
Experiences publiques tous les jours o deux houres.

PRIX : 75 c. Paris, thez MARTINON, rue du Coq-Saint-Honoré, 1. PRIX : 75 c.]

Par J B. BOUCHÉ de Cluny , auteur de CHRIST ET PAPE.

CHATEAU - ROUGE.

(Chaussee-Cliquancourt.)

Soirces musicales et dansan-tes, les dimanches, fundis, jeu-dis et samedis.—Entree : 2 fr.

LONGUEVILLE, TEMISES.

ÉTABLISSEMENT SANS PAREIL.

OUAL DE BÉTHUNE

ÉCOLE DE NATATION DE L'HOTEL LAMBERT. BAINS FROIDS POUR DAMES.

THE SAINT-LOUIS.

L'EAU LA PLUS PURE DE PARIS.

5 francs SIROPDETERIDACE 2 fr. 50 c. la 1/2 BOUTELLEE

Sue par de laitre saas opium, SELLAUTORISE COMME le plus puissant CALMANT de tout etat nerveux, spasmes, douleurs, agitations, trampes, insomnie, itritation de poitrine, d'estomac, de vessie.—PHARMACIE COLBERT, passage Colbert.

JARDIN MABILLE

(CHAMPS-ELYSEES

Soirces musicales et dansantes. — Les dimanches et jendis : prix d'entree, 1 fr. 50 c. — Les mardis et samedis : prix d'en-tree, 5 fr. — Restaurant et cale.

PURGATIF à la MAGNÉSIE

BARÉGIENNE. Depòt central, Thoret, parfumeur, rue de presente, sous une forme agreable, un agent donc de toutes les propuretes des eaux suttureuses de Baréges. Elle guerit promptement les dartres farineuses, les boutous, rougeurs, comperoses et toutes les arritations engendrees sur la peau par quelque cause que ce soit.

que ce son; Depôts : Thewin, Marseille; — Verbet, Lyon; — Vexes frè-res, Bordeaux; — Авване-Уилл, Toniouse.

LE CHOCOLAT MÉNIER, comme tout produit avan-cite la cupidite des contrefacteurs, sa forme particulère et ses enveloppes ont ete copièes, et les agranass dont il est revêtu out ete remplaceus par des dessins anayuels on s'est efforce de out ete rempiaceus par des dessuis auxqueix on s'est entreu pre donner la même appareuce. Les annateurs de cet excellent pre-duit vondrout bien exiger que le nom Missia soit sur les ell-quettes et sur les tablettes.

Dejot passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de phar-maciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

PANSEMENT DES VÉSICATOIRES

D'ALBESPEYRES.

EXPOSITIONS DE L'INDESTRIE 1825 ET 1827. = 1809 S

Prix 1 2 france

1814 VINAIGRE dean-Vincent BULLY.

Ce Vinaigre, d'un usage reconnu liun supérieur aux eaux de Cologne et que lant de contrefacteurs cherchent à limiter, est aujourd'uni le cocométique le plos distingué et le plus récherché pour les soins délicais de la initeix des dantes. Il rafark lit et ascoupit le peaco laquelle il rend son disactiet, il reflève les bouteurs de la complet de la completa del completa de la completa de la completa de la completa del completa de la completa del completa del completa de la completa del completa del completa de la completa de la completa del completa del completa del completa de la completa del c

En rente ches J. J. DUBQUHET, LECHEVALIER & C., éditeurs, rue Richelieu, 60.

ENSEIGNEMENT ÉLEMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPEDIE DE LA JEUNESSE.

Ouvrage également utile aux Jennes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Education, et aux Gens du Monde;

Par MM. Annrierx DE BRIOUDE, docteur en médecine; L. BAUDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une Société de Savants et de Littérateurs.

MATIFES DANS CEVOLINE: Grainmaire.—Laugue Irançaise.—Litterature.—
gre.—Histoire naturelle en general.—Geologic
gre.—Histoire naturelle en general.—Geologic
gre.—Histoire naturelle en general.—Geologic
gre.—Histoire naturelle en general.—Geologic
gre.—Arthunetongic.—Arthunetongic.—Murriagologic.—Histoire priver
logic.—Arthunetongic.—Scionetric,
—Anatomic.—Physique.—Bistoire priver.—Hysique.—Bistoire naturelle en general.—
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Anatomic.—Physique.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Gluinte.—Revera—Hysique.—Histoire naturelle en general.—Geologic
—Anatomic.—Physique.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Mirriagologic.—Histoire naturelle en general.—
—Hysique.—Histoire,—Chronologic,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Scionetric,
—Arthunetongic.—Mirriagologic.—Histoire naturelle en general.—Geologic
—Histoire naturelle en

Un seul volume, format du Million de Faits, imprimé en caractères très-lisbles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites Gravures, servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50 c.

Pour paraltre prochamement, A LA LIBRATRIE

DI BOCHET, LECHEN VLIER et C". Bue Bichetleu, 60,

A 25 C. LA LIVRAISON.

INSTRECTION POER LE PEUPLE.

Pour paraltre prochainement,

A LA LIBRAINIE DUBOCHET, EECHEVALIER of C". Bue Bicheifen, 80.

A 25 C. LA LIVBAISON.

ELEMENTAIRES SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS INDISPENSABLES.

Ouvrage entièrement neuf, uvec des Gravures intervalées dans le texte.

Chaque livraison hebb madaire, composée d'une feuille grand in-outare à deux - un es, polit-lexte, a chiect la matrire de DIX fe l'es in-octavo ordinaire et replerme un Traité complet pour 25 centimes.

AVIS A LIRE.

Cest à l'Écoise que nous devons la première idée de l'entre-prise que nous annouçons. Le livre intitule Chambers's infer-mitton for the perfle, public a Edimbourg, en 1842, obtint, des son appartino, un succes presque inoni Bans le cours de la première annoe, il s'estait viendu a 70,000 exemplaires. Nous n'avons empainte au Chambers's suformation que l'idée de cette publication. Tout en l'initiant dans sa lorme typogra-phique, nous avons conçu notre entreprise sur un plan tout différent, car il fallait avant tout l'approprier any besons d'in-struction de nos compatriotes. La redaction des Cent l'unites a été confice aux savants et aux écrivains les plus distingues dans chaque mattere speciale.

Les éditeurs se felicitent d'avoir pur faire apprecier par lei hommes les plus homerables le but utile de leur cut errese, et de pouvur compler dans la liste de leurs cullaborateurs lessa-vants les plus comms par leur devouement aux classes indus-

Les Cent Traités formeront deux volumes grand in-8, conteand ta matter de plus de trente volumes grantons, avec des gravires sur bois, aussi nombreoses que, la matter el revigera comme celatressement. Ubaque volume sera compose de 50 fenillos à deux colonnes, en petit estre tresclisible, el imprime avec luxe sur un papier

Chaque traité sera renfermé dans une feuille (rarement deux), qui paraltra sons forme de livraison hebdomadaire, et pourra s'acquerir separement.

L'ette publication s'adresse surtout aux classes laborieuses, permi lesquelles il s'opere, depuis quelques années, un travail d'intelligence que les hommes à portoe de voir et en état de comprendre suivent avec interêt.

Neanmoin, toutes les classes de lecteurs trouveront leur profit dans cet ensemble d'instruction sur toutes les choses qu'il n'est permis à personne d'ignorer, et moins à ceux qu'i ont du loisir qu'a ceux qui travaillent.

Nouveau système pour atteler et seller les chevaux.

Il n'est personne qui ne connaisse, au moins par la vue, le système ordinaire d'attelage du cheval de carrosse, et qui n'ait remarqué le collier passé autour du cou du cheval et le trait qui, placé à la moitié ou au tiers inférieur de ce collier, va se rat-tacher à la voiture pour lui donner le monvement d'impulsion. Qui croirait cependant que ce système, dont l'usage re-

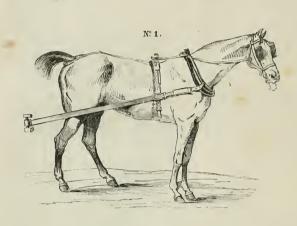
monte à un temps immémorial, est entièrement contraire à

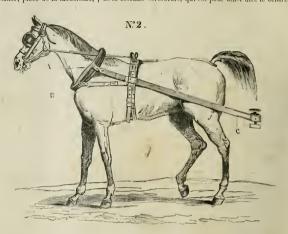
monte a un temps immemorial, est entierement contraire a un emploi judicieux des forces du cheval. C'est ce qu'entreprend de démoutrer théoriquement aux lecteurs de l'Illustration M. Beneraft, inventeur d'un nou-veau système d'attelage, dout ils pourront prendre une connais-sance prutique chez M. Jones, sellier, place de la Madeleine,

dépositaire des attelles établics d'après ce nouveau système.

Afin de mieux faire comprendre tous les avantages du système de M. Beneraft, signalons d'abord les principaux inconvenients des attelles ordinaires:

1° Le point de traction A (fig. 1) se trouve placé trop loin de la colonne vertébrale, qui est pour ainsi dire le centre de





force du cheval; 2º il presse sur le canal de la respiration, et le tant sur les arçons et leur étant perpendiculaire. De la sorte, gène par conséquent celle-ci, en contractant l'organe; 5º il le cavalier ne porte jamais directement sur le cheval et sur un seul point, mais sur toute la partie solide de la selle. Il

N: 3

la partie solide de la selle. Il n'y a plus de partie fatiguée seule aux dépens d'un autre. L'alfaissement des parties molles de la selle n'a plus lieu, et l'air circule librement entre la peau du cheval et le cavalier le long de l'épine dorsale.

Le vainqueur du grand steeple-chass de la Croix-de-Berny, au mois d'ayril dernier, l'honorable capitaine W. Peel, avait une selle de ce système, et cet avantage n'a peut-être pas été citranger à son triomphe.
Un simple examen du sque-

Un simple examen du sque-lette du cheval (fig. 5) peut dé-montrer la base rationnelle du système des attèles et de la selle Bencraft. Au surplus, leurs a-vantages qui, nous n'en doutons pas, en feront avant peu géné-ralement adopter l'usage, se trouvent suffisamment recon-nus et attestés par les nom-breux certificats qui ont été dé-livrés à l'inventeur, tant en Angleterre qu'en France, et qui é-manent des personnages les plus compétents en hippiatrique.

s'appuie sur l'articulation de l'épaule avec le bras, et empèche la libre action de la jambe dans le mouvement de progression; 4-il produit un frottement du collier sur l'articulation de l'épaule avec le bras, frottement qui très-souvent est la cause des écorchures et blessures profondes qu'on remarque principalement dans beaucoup de chevaux de gros trait; 5-il oblige le cheval à se pencher trop en avant pour lirer, ce qu'il le rend peu sûr quand on le monte. Voic maintenant quels sont les avantages résultant des attelles de M. Bencraft: 1- Le point de traction A (fig. 2), étant placé aussi près que possible du centre principal de force du cheval (la colonne vertébrale et le garrot qui en fait partie), il s'ensnit que l'animal peut tirer, avec moins d'efforts et plus longtemps, un plus grand poids. La courroie B (lig. 2) ne sert pas à la traction, mais seulement à naintenir le collier en place, et à empécher qu'il ne lorme bascule dans les descentes. 2º Le point de traction A (fig. 2), et a (fig. 5), est eloigné de l'articulation de l'épaule avec le bras, et ne la gêne unlement. Il s'ensuit que le cheval peut lever et avancer la jambe avec la plus grande facilité. 3º On épargne au cheval les écorchures et les shiessures que le frottement du collier produit, et cela est si vrai, que des chevaux dejà blessés ont été guéris en faisant usage de ces attelles. L'expérience en a été faite publiquement sur des chevaux appartenant à l'une des compagnies de voitures de place de Londres. 6º Le cheval n'étant pas obligé de s'appuyer autant sur le collier pour tirer, conserve beancoup plus de liberté d'action, et devient plus sûr et plus agréable quand on le monte.

M. Benceraft a de plus introduit dans la fabrication de la selle un perfectionnement notable également basé sur l'ana-

quand on le monte.

M. Beneraft a de plus introduit dans la fabrication de la selle un perfectionnement notable également hasé sur l'anatomie du cheval.

Ce perfectionnement consiste en une plaque d'acier por-





On s'abonne chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Libraire.

A LOSBES, chez JOSPON TROMAS, I, Finch-Lane-Cornbill.

A SANT-PETERSOURG, chez J. ISSAROFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des regiments de la Garde-Imperiale; Gostinoï-Dvor, 22.— F. Bellizard et C., editeurs de la Revue cirangère, au pont de Police maison de l'eglise hollandaise.

A ALER, chez Bastide et chez Dubos, libraires.
Chez V. Herbet, à la Nouvelle-Oblean (Rights-Unis).

A New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, et chez tous les agents de ce journal.

tous les agents de ce journal. A Madrid, chez Casimir Monier, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C* rue Damiette, 2.